

**L'ENFANT
PRODIGUE**

COMÉDIE

EN VERS DISYLABES

Représentée sur le théâtre de la Comédie Française le 10 octobre
1736.

Le prix est de trente sols.

VOLTAIRE (1694-1778)

1738

Texte établi par Paul FIEVRE SEptembre 2006, relu
décembre 2017

Publié par Ernest et Paul Fièvre, Janvier 2018

**L'ENFANT
PRODIGUE**

COMÉDIE

EN VERS DISYLABES

Représentée sur le théâtre de la Comédie Française le 10 octobre
1736.

Le prix est de trente sols.

Voltaire

À PARIS, Chez PRAULT fils, Quai de Conty, vis à vis la
descente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. DCC. XXXVIII. Avec Approbation et Privilège du Roi.

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.

Il est assez étrange que l'on n'ait pas songé plus tôt à imprimer cette comédie, qui fut jouée il y après de deux ans, et qui eut environ trente représentations. L'auteur ne s'étant point déclaré on l'a mise jusqu'ici sur le compte de diverses personnes très estimées ; mais elle est véritablement de M. De Voltaire, quoique le style de la Henriade et d'Alzire soit si différent de celui-ci qu'il ne permet guère d'y reconnaître la même main. C'est ce qui fait que nous donnons sous son nom cette pièce au public, comme la première comédie qui soit écrite en vers de cinq pieds. Peut-être cette nouveauté engagera-t-elle quelqu'un à se servir de cette mesure. Elle produira sur le théâtre français de la variété ; et qui donne des plaisirs nouveaux doit toujours être bien reçu.

Si la comédie doit être la représentation des mœurs, cette pièce semble être assez de ce caractère. On y voit un mélange de sérieux et de plaisanterie, de comique et de touchant. C'est ainsi que la vie des hommes est bigarrée ; souvent même une seule aventure produit tous ces contrastes. Rien n'est si commun qu'une maison dans laquelle un père gronde, une fille occupée de sa passion pleure, le fils se moque des deux, et quelques parents prennent différemment part à la scène. On raille très souvent dans une chambre de ce qui attendrit dans la chambre voisine, et la même personne a quelquefois ri et pleuré de la même chose dans le même quart d'heure.

Une dame très respectable, étant un jour au chevet d'une de ses filles qui était en danger de mort, entourée de toute sa famille, s'écriait en fondant en larmes : « Mon Dieu, rendez-la-moi, et prenez tous mes autres enfants ! » Un homme qui avait épousé une autre de ses filles s'approcha d'elle, et, la tirant par la manche : « Madame, dit-il, les gendres en sont-ils ? » Le sang-froid et le comique avec lequel il prononça ces paroles fit un tel effet sur cette dame affligée qu'elle sortit en éclatant de rire ; tout le monde la suivit en riant ; et la malade, ayant su de quoi il était question, se mit à rire plus fort que les autres.

Nous n'inférons pas de là que toute comédie doive avoir des scènes de bouffonnerie et des scènes attendrissantes. Il y a beaucoup de très bonnes pièces où il ne règne que de la gaieté ; d'autres toutes sérieuses, d'autres mélangées, d'autres où l'attendrissement va jusqu'aux larmes. Il ne faut donner l'exclusion à aucun genre, et si l'on me demandait quel genre est le meilleur, je répondrais : « Celui qui est le mieux traité. »

Il serait peut-être à propos et conforme au goût de ce siècle raisonneur d'examiner ici quelle est cette sorte de plaisanterie qui nous fait rire à la comédie.

La cause du rire est une de ces choses plus senties que connues. L'admirable Molière, Regnard, qui le vaut quelquefois, et les auteurs de tant de jolies petites pièces, se sont contentés d'exciter en nous ce plaisir, sans nous en rendre jamais raison, et sans dire leur secret.

J'ai cru remarquer aux spectacles qu'il ne s'élève presque jamais de ces éclats de rire universels qu'à l'occasion d'une méprise. Mercure pris pour Sosie ; le chevalier Ménechme pris pour son frère ; Crispin faisant son testament sous le nom du bonhomme Géronte ; Valère parlant à Harpagon des beaux yeux de sa fille, tandis qu'Harpagon n'entend que les beaux yeux de sa cassette ; Pourceaugnac à qui on tâte le pouls, parce qu'on le veut faire passer pour fou ; en un mot, les méprises, les équivoques de pareille espèce, excitent un rire général. Arlequin ne fait guère rire que quand il se méprend ; et voilà pourquoi le litre de balourd lui était si bien approprié.

Il y a bien d'autres genres de comique. Il y a des plaisanteries qui causent une autre sorte de plaisir ; mais je n'ai jamais vu ce qui s'appelle rire de tout son cœur, soit aux spectacles, soit dans la société, que dans des cas approchants de ceux dont je viens de parler.

Il y a des caractères ridicules dont la représentation plaît, sans causer ce rire immodéré de joie. Trissotin et Vadius, par exemple, semblent être de ce genre ; le Joueur, le Grondeur, qui font un plaisir inexprimable, ne permettent guère le rire éclatant.

Il y a d'autres ridicules mêlés de vices, dont on est charmé de voir la peinture, et qui ne causent qu'un plaisir sérieux. Un malhonnête homme ne fera jamais rire, parce que dans le rire il entre toujours de la gaieté, incompatible avec le mépris et l'indignation. Il est vrai qu'on rit au Tartuffe ; mais ce n'est pas de son hypocrisie, c'est de la méprise du bonhomme qui le croit un saint, et, l'hypocrisie une fois reconnue, on ne rit plus : on sent d'autres impressions.

On pourrait aisément remonter aux sources de nos autres sentiments, à ce qui excite la gaieté, la curiosité, l'intérêt, l'émotion, les larmes. Ce serait surtout aux auteurs dramatiques à nous développer tous ces ressorts, puisque ce sont eux qui les font jouer. Mais ils sont plus occupés de remuer les passions que de les examiner ; ils sont persuadés qu'un sentiment vaut mieux qu'une définition, et je suis trop de leur avis pour mettre un traité de philosophie au devant d'une pièce de théâtre.

Je me bornerai simplement à insister encore un peu sur la nécessité où nous sommes d'avoir des choses nouvelles. Si l'on avait toujours mis sur le théâtre tragique la grandeur romaine, à la fin on s'en serait rebuté ; si les héros ne parlaient jamais que de tendresse, on serait affadi.

O imitatores, servum pecus !

Les bons ouvrages que nous avons depuis les Corneille, les Molière, les Racine, les Quinault, Les Lulli, les Le Brun, me paraissent tous avoir quelque chose de neuf et d'original qui les a sauvés du naufrage. Encore une fois, tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux.

Ainsi il ne faut jamais dire si cette musique n'a pas réussi, si ce tableau ne plaît pas, si cette pièce est tombée, c'est que cela était

d'une espèce nouvelle ; il faut dire : C'est que cela ne vaut rien dans son espèce.

PERSONNAGES

EUPHÉMON Père.

EUPHÉMON Fils.

FIERENFAT, président de Cognac, second fils d'Euphémon.

RONDON, Bourgeois de Cognac.

LISE, fille de Rondon.

LA BARONNE DE CROUPILLAC..

MARTHE, suivante de Lise.

JASMIN, Valet d'Euphémon fils.

La scène est à Cognac.

ACTE I

SCÈNE I.

Euphémon, Rondon.

RONDON.

Mon triste ami, mon cher et vieux voisin,
Que de bon coeur j'oublierai ton chagrin !
Que je rirai ! Quel plaisir ! Que ma fille
Va ranimer ta dolente famille !
5 Mais Monsieur ton fils, le sieur de Fierenfat,
Me semble avoir un procédé bien plat.

EUPHÉMON.

Quoi donc !

RONDON.

Tout fier de sa magistrature
Il fait l'amour avec poids et mesure ;
Adolescent qui s'érige en barbon,
10 Jeune écolier qui vous parle en Caton,
Est, à mon sens, un animal bernable ;
Et j'aime mieux l'air fou que l'air capable :
Il est trop fat.

EUPHÉMON.

Et vous êtes aussi
Un peu trop brusque.

RONDON.

Ah ! Je suis fait ainsi.
15 J'aime le vrai, je me plais à l'entendre ;
J'aime à le dire, à gourmander mon gendre,
À bien mater cette fatuité,
Et l'air pédant dont il est encrouté.
Vous avez fait, beau-père, en père sage,
20 Quand son aîné, ce joueur, ce volage,
Ce débauché, ce fou partit d'ici,
De donner tout à ce sot cadet-ci ;
De mettre en lui toute votre espérance,
Et d'acheter pour lui la Présidence
25 De cette ville : oui, c'est un trait prudent.

Barbon : Vieillard, avec une idée de dénigrement. [L]

Bernable : Qui mérite d'être berné, moqué.

Caton [-234 - -149] : surnommé l'Ancien ou le Censeur, romain célèbre par ses vertus, né à Tusculum, l'an 234 av. J.-C. d'une famille obscure. Il mourut l'an 149 après J.-C. à 85 ans. Censeur, il exerça ses fonctions avec une sévérité qui passa en proverbe.

Mais dès qu'il fut monsieur le président
Il fut un peu gonflé d'impertinence :
Sa gravité marche et parle en cadence ;
Il dit qu'il a bien plus d'esprit que moi,
30 Qui, comme on sait, en ai bien plus que toi,
Il est...

EUPHÉMON.

Eh mais ! Quelle humeur vous emporte ?
Faut-il toujours ?...

RONDON.

Va, va, laisse, qu'importe,
Tous ces défauts, vois-tu, sont comme rien
Lorsque d'ailleurs on amasse un gros bien.
35 Il est avare, et tout avare est sage :
Oh ! C'est un vice excellent en ménage,
Un très bon vice. Allons, dès aujourd'hui
Il est mon gendre, et ma Lise est à lui.
Il reste donc, notre triste beau-père,
40 À faire ici donation entière
De tous vos biens, contrats, acquis, conquis,
Présents, futurs, à monsieur votre fils,
En réservant sur votre vieille tête
D'un usufruit l'entretien fort honnête ;
45 Le tout en bref arrêté, cimenté,
Pour que ce fils, bien cosu, bien doté,
Joigne à nos biens une vaste opulence :
Sans quoi soudain ma Lise à d'autres pense.

Cosu : Fig. et populairement, riche.
[L]

EUPHÉMON.

Je l'ai promis, et j'y satisferai ;
50 Oui, Fierenfat aura le bien que j'ai.
Je veux couler au sein de la retraite
La triste fin de ma vie inquiète ;
Mais je voudrais qu'un fils si bien doté,
Eût pour mes biens un peu moins d'âpreté :
55 J'ai vu d'un fils la débauche insensée ;
Je vois dans l'autre une âme intéressée.

RONDON.

Tant mieux ! Tant mieux !

EUPHÉMON.

Cher ami, je suis né
Pour n'être rien qu'un père infortuné.

RONDON.

Voilà-t-il pas de vos jérémiades,
60 De vos regrets, de vos plaintes fades ?
Voulez-vous pas que ce maître étourdi,
Ce bel aîné dans le vice enhardi,
Venant gâter les douceurs que j'apprête,
Dans cet hymen paraisse en trouble-fête ?

Jérémiades : Plainte fréquente et importune. [L] Jérémie, par allusion aux lamentations de ce prophète de la Bible.

EUPHÉMON.

65 Non.

RONDON.

Voulez-vous qu'il vienne sans façon
Mettre en jurant le feu dans la maison ?

EUPHÉMON.

Non.

RONDON.

Qu'il vous batte, et qu'il m'enlève Lise ?
Lise autrefois à cet aîné promise,
Ma Lise qui...

EUPHÉMON.

70 Soit préservé d'un pareil garnement.
Que cet objet charmant

Garnement : Mauvais sujet, libertin,
vaurien.

RONDON.

Qu'il entre ici pour dépouiller son père,
Pour succéder ?

EUPHÉMON.

Non... Rout est à son frère.

RONDON.

Ah ! Sans cela point de Lise pour lui.

EUPHÉMON.

75 Il aura Lise et mes biens aujourd'hui ;
Et son aîné n'aura pour tout partage,
Que le courroux d'un père qu'il outrage ;
Il le mérite, il fut dénaturé.

RONDON.

80 Ah ! Vous l'aviez trop longtemps enduré ;
L'autre du moins agit avec prudence ;
Mais cet aîné ! Quels traits d'extravagance !
Le libertin, mon Dieu, que c'était là !
Te souvient-il, vieux beau-père ? ah, ah, ah,
Qu'il te vola, ce tour est bagatelle
Chevaux, habits, linge, meubles, vaisselle,
85 Pour équiper la petite Jourdain,
Qui le quitta le lendemain matin ;
J'en ai bien ri, je l'avoue.

EUPHÉMON.

Ah ! Quels charmes
Trouvez-vous donc à rappeler mes larmes ?

RONDON.

Et sur un As mettant vingt rouleaux d'or...
90 Hé, hé !

EUPHÉMON.

Cessez.

RONDON.

Te souvient-il encor,
Quand l'étourdi dut en face d'église,
Se fiancer à ma petite Lise,
Dans quel endroit on le trouva caché,
Comment, pour qui ?... Peste, quel débauché !

EUPHÉMON.

95 Épargnez-moi ces indignes histoires,
De sa conduite impressions trop noires ;
Ne suis-je pas assez infortuné ?
Je suis sorti des lieux où je suis né
Pour m'épargner, pour ôter de ma vue
100 Ce qui rappelle un malheur qui me tue ;
Votre commerce ici vous a conduit,
Mon amitié, ma douleur vous y suit ;
Ménagez-les : vous prodiguez sans cesse
La vérité, mais la vérité blesse.

RONDON.

105 Je me tairai, soit : j'y consens, d'accord ;
Pardon ; mais diable, aussi vous aviez tort,
En connaissant le fougueux caractère
De votre fils, d'en faire un mousquetaire.

EUPHÉMON.

Encor ?

RONDON.

Pardon ; mais vous deviez...

EUPHÉMON.

110 Oublier tout pour notre nouveau choix, Je dois
Pour mon cadet, et pour son mariage.
Çà, pensez-vous que ce cadet si sage,
De votre fille ait pu toucher le coeur ?

RONDON.

115 Assurément. Ma fille a de l'honneur,
Elle obéit à mon pouvoir suprême,
Et quand je dis : « Allons, je veux qu'on aime, »
Son coeur docile, et que j'ai su tourner,
Tout aussitôt aime sans raisonner ;
À mon plaisir j'ai pétri sa jeune âme.

Mousquetaire : Autrefois, soldat à pied
qui portait le mousquet ; on dit
aujourd'hui [XIXème] fusilier. [L]

EUPHÉMON.

120 On veut pourtant douter qu'elle s'enflamme
Par vos leçons, et je me trompe fort,
Si de vos soins votre fille est d'accord,
Pour mon aîné j'obtins le sacrifice
Des premiers vœux de son âme novice ;
125 Je sais quels sont ces premiers traits d'amour :
Le cœur est tendre ; il saigne plus d'un jour.

RONDON.

Vous radotez.

EUPHÉMON.

Quoi que vous puissiez dire,
Cet étourdi pouvait très bien séduire...

RONDON.

Lui ? Point du tout, ce n'était qu'un vaurien.
130 Pauvre bonhomme, allez ne craignez rien ;
Car à ma fille, après ce beau ménage,
J'ai défendu de l'aimer davantage ;
Ayez le cœur sur cela réjoui,
Quand j'ai dit non, personne ne dit oui ;
135 Voyez plutôt.

SCÈNE II.

Euphémon, Rondon, Lise, Marthe.

RONDON.

Approchez, venez Lise.
Ce jour pour vous est un grand jour de crise.
Que je te donne un mari jeune ou vieux,
Ou laid ou beau, triste ou gai, riche ou gueux,
Ne sens-tu pas des désirs de lui plaire ?
140 Du goût pour lui, de l'amour ?

LISE.

Non, mon père.

RONDON.

Comment coquine ?

EUPHÉMON.

Ah, ah, notre féal !
Votre pouvoir va, ce semble, un peu mal ;
Qu'est devenu ce despotique empire ?

RONDON.

145 Comment ! Après tout ce que j'ai pu dire,
Tu n'aurais pas un peu de passion
Pour ton futur époux ?

LISE.

Mon père, non.

RONDON.

Ne sais-tu pas que le devoir t'oblige
À lui donner tout ton coeur ?

LISE.

Non, vous dis-je.

150 Je sais, mon père, à quoi ce noeud sacré
Oblige un coeur de vertu pénétré ;
Je sais qu'il faut, aimable en sa sagesse,
De son époux mériter la tendresse,
Et réparer du moins par la bonté,
Ce que le Ciel nous refuse en beauté :
155 Être au dehors discrète, raisonnable ;
Dans sa maison, douce, égale, agréable ;
Quant à l'amour, c'est tout un autre point,
Les sentiments ne se commandent point ;
N'ordonnez rien ; l'amour fuit l'esclavage,
160 De mon époux le reste est le partage ;
Mais pour mon coeur, il le doit mériter,
Ce coeur au moins difficile à dompter,
Ne peut aimer ni par ordre d'un père,
Ni par raison, ni par devant notaire.

La fin de vers 148 n'est pas présent
dans l'édition de 1738.

EUPHÉMON.

165 C'est à mon gré raisonner sensément ;
J'approuve fort ce juste sentiment.
C'est à mon fils à tâcher de se rendre
Digne d'un coeur aussi noble que tendre.

RONDON.

170 Vous tairez-vous, radoteur complaisant,
Flatteur barbon, vrai corrupteur d'enfant ?
Jamais sans vous ma fille bien apprise,
N'eût devant moi lâché cette sottise.

À Lise.

Écoute, toi : je te baille un mari,
Tant soit peu fat et par trop renchéri ;
175 Mais c'est à moi de corriger mon gendre ;
Toi, tel qu'il est, c'est à toi de le prendre,
De vous aimer, si vous pouvez, tous deux,
Et d'obéir à tout ce que je veux :
C'est là ton lot ; et toi, notre beau-père,
180 Allons signer chez notre gros notaire,

Qui vous allonge en cent mots superflus
Ce qu'on dirait en quatre tout au plus.
Allons hâter son bavard griffonnage ;
Lavons la tête à ce large visage ;
185 Puis je reviens ; après cet entretien,
Gronder ton fils, ma fille, et toi.

EUPHÉMON.

Fort bien.

SCÈNE III.

Lise, Marthe.

MARTHE.

Mon Dieu ! Qu'il joint à tous ses airs grotesques ;
Des sentiments et des travers burlesques !

LISE.

Je suis sa fille, et de plus son humeur
190 N'altère point la bonté de son coeur,
Et sous les plis d'un front atrabilaire,
Sous cet air brusque, il a l'âme d'un père ;
Quelquefois même, au milieu de ses cris,
Tout en grondant il cède à mes avis ;
195 Il est bien vrai qu'en blâmant la personne
Et les défauts du mari qu'il me donne,
En me montrant d'une telle union
Tous les dangers, il a grande raison ;
Mais lorsqu'ensuite il ordonne que j'aime,
200 Dieu ! Que je sens que son tort est extrême !

MARTHE.

Comment aimer un monsieur Fierenfat ?
J'épouserais plutôt un vieux soldat,
Qui jure, boit, bat sa femme, et qui l'aime,
Qu'un fat en robe enivré de lui-même,
205 Qui, d'un ton grave et d'un air de pédant
Semble juger sa femme en lui parlant,
Qui comme un paon dans lui-même se mire
Sous son rabat, se rengorge et s'admire,
Et plus avare encor que suffisant,
210 Vous fait l'amour en comptant son argent.

LISE.

Ah ! Ton pinceau l'a peint d'après nature ;
Mais qu'y ferai-je ? Il faut bien que j'endure
L'état forcé de cet hymen prochain.
On ne fait pas comme on veut son destin,
215 Et mes parents, ma fortune, mon âge,
Tout de l'hymen me prescrit l'esclavage :
Ce Fierenfat est, malgré mes dégoûts,
Le seul qui puisse être ici mon époux ;
Il est le fils de l'ami de mon père,

220 C'est un parti devenu nécessaire.
Hélas ! Quel coeur libre dans ses soupirs
Peut se donner au gré de ses désirs !
Il faut céder : le temps, la patience
Sur mon époux vaincront ma répugnance,
225 Et je pourrai soumise à mes liens,
À ses défauts me prêter comme aux miens.

MARTHE.

C'est bien parler, belle et discrète Lise ;
Mais votre coeur tant soit peu se déguise,
Si j'osais... mais vous m'avez ordonné
230 De ne parler jamais de cet aîné.

LISE.

Quoi ?

MARTHE.

D'Euphémon, qui malgré tous ses vices,
De votre coeur eut les tendres prémices,
Qui vous aimait.

LISE.

Il ne m'aima jamais ;
Ne parlons plus de ce nom que je hais.

MARTHE s'en allant.

235 N'en parlons plus.

LISE la retenant.

Il est vrai : sa jeunesse
Pour quelque temps a surpris ma tendresse ;
Était-il fait pour un coeur vertueux ?

MARTHE s'en allant.

C'était un fou, ma foi, très dangereux.

LISE la retenant.

240 De corrupteurs sa jeunesse entourée,
Dans les excès se plongeait égarée.
Le malheureux ! Il cherchait tour à tour
Tous les plaisirs, il ignorait l'amour.

MARTHE.

245 Mais autrefois vous m'avez paru croire
Qu'à vous aimer il avait mis sa gloire,
Que dans vos fers il était engagé ?

LISE.

S'il eût aimé, je l'aurais corrigé ;
Un amour vrai, sans feinte et sans caprice,
Est en effet le plus grand frein du vice ;
Dans ses liens qui sait se retenir,

250 Est honnête homme ou va le devenir ;
Mais Euphémon dédaigna sa maîtresse,
Pour la débauche il quitta la tendresse.
Ses faux amis, indigents scélérats,
Qui dans le piège avaient conduit ses pas,
255 Ayant mangé tout le bien de sa mère,
Ont sous son nom volé son triste père ;
Pour comble enfin, ces séducteurs cruels,
L'ont entraîné loin des bras paternels,
Loin de mes yeux, qui noyés dans les larmes,
260 Pleuraient encor ses vices et ses charmes,
Je ne prends plus nul intérêt à lui.

MARTHE.

Son frère enfin lui succède aujourd'hui.
Il aura Lise, et certes c'est dommage ;
Car l'autre avait un bien joli visage,
265 De blonds cheveux, la jambe faite au tour,
Dansait, chantait, était né pour l'amour.

LISE.

Ah ! Que dis-tu ?

MARTHE.

Même dans ces mélanges
D'égarements, de sottises étranges,
On découvrirait aisément dans son coeur,
270 Sous ces défauts, un certain fonds d'honneur.

LISE.

Il était né pour le bien, je l'avoue.

MARTHE.

Ne croyez pas que ma bouche le loue ;
Mais il n'était, me semble, point flatteur,
Point médisant, point escroc, point menteur.

LISE.

275 Oui, mais...

MARTHE.

Fuyons, car c'est monsieur son frère.

LISE.

Il faut rester, c'est un mal nécessaire.

SCÈNE IV.

Lise, Marthe, Fierenfat.

FIERENFAT.

Je l'avouerais, cette donation
Doit augmenter la satisfaction
Que vous avez d'un si beau mariage.
280 Surcroît de biens est l'âme d'un ménage.
Fortune, honneurs, et dignités, je crois,
Abondamment se trouvent avec moi ;
Et vous aurez dans Cognac à la ronde,
L'honneur du pas sur les gens du beau monde.
285 C'est un plaisir bien flatteur que cela.
Vous entendrez murmurer, « La voilà. »
En vérité, quand j'examine au large,
Mon rang, mon bien, tous les droits de ma charge,
Les agréments que dans le monde j'ai,
290 Les droits d'aïnesse où je suis subrogé,
Je vous en fais mon compliment, Madame ?

MARTHE.

Moi, je la plains, c'est une chose infâme,
Que vous mêliez dans tous vos entretiens
Vos qualités, votre rang et vos biens ;
295 Être à la fois et Midas et Narcisse,
Enflé d'orgueil et pincé d'avarice,
Lorgner sans cesse avec un oeil content
Et sa personne et son argent comptant,
Être en rabat un petit-mâître avare,
300 C'est un excès de ridicule rare ;
Un jeune fat passe encor ; mais ma foi,
Un jeune avare est un monstre pour moi.

FIERENFAT.

Ce n'est pas vous probablement, ma mie,
À qui mon père aujourd'hui me marie ;
305 C'est à Madame, ainsi donc s'il vous plaît,
Prenez à nous un peu moins d'intérêt.
Le silence est votre fait...

À Lise.

Vous, Madame,
Qui dans une heure ou deux serez ma femme,
Avant la nuit vous aurez la bonté
310 De me chasser ce Cadet effronté,
Qui, sous le nom d'une fille suivante,
Donne carrière à sa langue impudente ;
Je ne suis pas un président pour rien,
Et nous pourrions l'enfermer pour son bien.

Midas : personnage de la mythologie grecque, roi cupide et stupide qui reçut en récompense de son hospitalité un don : transformer tout ce qu'il touchait en or.

MARTHE à Lise.

315 Défendez-moi, parlez-lui, parlez ferme ;
Je suis à vous, empêchez qu'on m'enferme,
Il pourrait bien vous enfermer aussi.

LISE.

J'augure mal déjà de tout ceci.

MARTHE.

Parlez-lui donc, laissez ces vains murmures.

LISE.

320 Que puis-je hélas lui dire ?

MARTHE.

Des injures.

LISE.

Non, des raisons valent mieux.

MARTHE.

Point de raisons, c'est le plus sûr.

Croyez-moi,

SCÈNE V.

Les Précédents, Rondon.

RONDON.

Il nous arrive une plaisante affaire. Ma foi,

FIERENFAT.

Eh quoi, Monsieur ?

RONDON.

Écoute. À ton vieux père
325 J'allais porter notre papier timbré,
Quand nous l'avons ici près rencontré,
Entretenant au pied de cette roche,
Un voyageur qui descendait du coche.

LISE.

Un voyageur jeune ?...

RONDON.

330 Un béquillard, un vieux ridé, sans dent, Nenni vraiment,

Béquillard : Vieillard qui se sert d'une béquille. [L]

Nos deux barbons d'abord avec franchise,
L'un contre l'autre ont mis leur barbe grise,
Leurs dos voûtés s'élevaient, s'abaissaient,
Aux longs élans des soupirs qu'ils poussaient,
335 Et sur leur nez leur prunelle éraillée,
Versait les pleurs dont elle était mouillée,
Puis Euphémon, d'un air tout rechigné,
Dans son logis soudain s'est rencogné ;
340 Il dit qu'il sent une douleur insigne,
Qu'il faut au moins qu'il pleure avant qu'il signe,
Et qu'à personne il ne prétend parler.

Rencogner : Terme familier. Pousser, serrer quelqu'un dans un coin. Fig. Rencogner ses larmes, faire effort pour ne pas pleurer. [L]

Insigne : Qu'on distingue à quelque signe remarquable ; digne d'être remarqué, d'être distingué en bien ou en mal, en parlant des choses. [L]

FIERENFAT.

Oh ! Je prétends, moi, l'aller consoler.
Vous savez tous comme je le gouverne,
Et d'assez près la chose nous concerne,
345 Je le connais ; et dès qu'il me verra
Contrat en main, d'abord il signera.
Le temps est cher, mon nouveau droit d'aïnesse
Est un objet.

LISE.

Non, Monsieur, rien ne presse.

RONDON.

350 Si fait, tout presse ; et c'est ta faute aussi
Que tout cela.

LISE.

Comment, moi ! Ma faute ?

RONDON.

Les contre-temps qui troublent les familles,
Viennent toujours par la faute des filles.

Oui,

LISE.

Qu'ai-je donc fait qui vous fâche si fort ?

RONDON.

355 Vous avez fait, que vous avez tous tort.
Je veux un peu voir nos deux trouble-fêtes,
À la raison ranger leurs lourdes têtes ;
Et je prétends vous marier tantôt,
Malgré leurs dents, malgré vous, s'il le faut.

ACTE II

SCÈNE I.

Lise, Marthe.

MARTHE.

360 Vous frémissez en voyant de plus près
Tout ce fracas, ces noces, ces apprêts.

LISE.

Ah ! Plus mon coeur s'étudie et s'essaie,
Plus de ce joug la pesanteur m'effraie ;
À mon avis l'hymen et ses liens,
Sont les plus grands ou des maux ou des biens.
365 Point de milieu, l'état du mariage
Est des humains le plus cher avantage ;
Quand le rapport des esprits et des coeurs,
Des sentiments, des goûts et des humeurs,
Serre ces noeuds tissés par la nature ;
370 Que l'amour forme, et que l'honneur épure :
Dieux ! Quel plaisir d'aimer publiquement,
Et de porter le nom de son amant !
Votre maison, vos gens, votre livrée,
Tout vous retrace une image adorée,
375 Et vos enfants, ces gages précieux,
Nés de l'amour, en sont de nouveaux noeuds :
Un tel hymen, une union si chère,
Si l'on en voit, c'est le Ciel sur la Terre ;
Mais tristement vendre par un contrat
380 Sa liberté, son nom, et son état,
Aux volontés d'un maître despotique,
Dont on devient le premier domestique ;
Se quereller ou s'éviter le jour,
Sans joie à table, et la nuit sans amour ;
385 Trembler toujours d'avoir une faiblesse,
Y succomber ou combattre sans cesse,
Tromper son maître, ou vivre sans espoir
Dans les langueurs d'un importun devoir,
Gémir, sécher dans sa douleur profonde,
390 Un tel hymen est l'enfer de ce monde.

MARTHE.

En vérité les filles, comme on dit,
Ont un démon qui leur forme l'esprit :
Que de lumière en une âme si neuve !
La plus experte et la plus fine veuve,
395 Qui sagement se console à Paris
D'avoir porté le deuil de trois maris,
N'en eût pas dit sur ce point davantage ;
Mais vos dégoûts sur ce beau mariage,
Aurait besoin d'un éclaircissement,
400 L'hymen déplaît avec le Président,
Vous plairait-il avec Monsieur son frère ?
Débrouillez-moi, de grâce, ce mystère ;
L'aîné fait-il bien du tort au cadet,
Haïssez-vous, aimez-vous, parlez net.

LISE.

405 Je n'en sais rien, je ne puis et je n'ose
De mes dégoûts bien démêler la cause ;
Comment chercher la triste vérité,
Au fond d'un coeur, hélas, trop agité ?
Il faut au moins pour se mirer dans l'onde,
410 Laisser calmer la tempête qui gronde,
Et que l'orage et les vents en repos,
Ne rident plus la surface des eaux.

MARTHE.

Comparaison n'est pas raison, Madame ;
On lit très bien dans le fond de son âme ;
415 On y voit clair et si les passions
Portent en nous tant d'agitations,
Fille de bien sait toujours dans sa tête
D'où vient le vent qui cause la tempête ;
On sait...

LISE.

Et moi, je ne veux rien savoir :
420 Mon oeil se ferme, et je ne veux rien voir ;
Je ne veux point chercher si j'aime encore
Un malheureux qu'il faut bien que j'abhorre ;
Je ne veux point accroître mes dégoûts
Du vain regret d'un plus aimable époux.
425 Que loin de moi cet Euphémon, ce traître,
Vive content, soit heureux, s'il peut l'être ;
Qu'il ne soit pas au moins déshérité :
Je n'aurai pas l'affreuse dureté,
Dans ce contrat où je me détermine,
430 D'être sa soeur pour hâter sa ruine.
Voilà mon coeur ; c'est trop le pénétrer :
Aller plus loin serait le déchirer.

SCÈNE II.

Lise, Marthe, un laquais.

LE LAQUAIS.

Là-bas, madame, il est une baronne
De Croupillac...

LISE.

Sa visite m'étonne.

LE LAQUAIS.

435 Qui d'Angoulême arrive justement,
Et veut ici vous faire compliment.

LISE.

Hélas sur quoi ?

MARTHE.

Sur votre hymen sans doute.

LISE.

440 Ah, c'est encor tout ce que je redoute,
Suis-je en état d'entendre ces propos,
Ces compliments, protocole des sots,
Où l'on se gêne, où le bon sens expire ?
Dans le travail de parler sans rien dire ;
Que ce fardeau me pèse et me déplaît !

SCÈNE III.

Lise, Madame Croupillac, Marthe.

MARTHE.

Voilà la dame.

LISE.

Oh ! Je vois trop qui c'est.

MARTHE.

445 On dit qu'elle est assez grande épouseuse,
Un peu plaideuse, et beaucoup radoteuse.

LISE.

Des sièges donc. Madame, pardon si...

MADAME CROUPILLAC.

Ah ! Madame !

LISE.

Eh ! Madame !

MADAME CROUPILLAC.

Il faut aussi...

LISE.

S'asseoir, Madame.

MADAME CROUPILLAC, assise.

En vérité, Madame,

450 Je suis confuse ; et dans le fond de l'âme
Je voudrais bien...

LISE.

Madame ?

MADAME CROUPILLAC.

Ah ! Je voudrais

Vous enlaidir, vous ôter vos attraits ;
Je pleure hélas ! Vous voyant si jolie.

LISE.

Consolez-vous, Madame.

MADAME CROUPILLAC.

Oh non, ma mie,

455 Je ne saurais, je vois que vous aurez
Tous les maris que vous demanderez ;
J'en avais un, du moins en espérance ;
Un seul hélas ! C'est bien peu, quand j'y pense ;
Et j'avais eu grand'peine à le trouver ;
460 Vous me l'ôtez, vous allez m'en priver ;
Il est un temps ; ah ! Que ce temps vient vite,
Où j'en perd tout, quand un amant nous quitte,
Où l'on est seule, et certes il n'est pas bien,
D'enlever tout à qui n'a presque rien.

LISE.

465 Excusez-moi si je suis interdite
De vos discours et de votre visite ;
Quel accident afflige vos esprits ?
Qui perdez-vous, et qui vous ai-je pris ?

MADAME CROUPILLAC.

470 Ma chère enfant, il est force bégueules,
Au teint ridé, qui pensent qu'elles seules,
Avec du fard et quelques fausses dents.
Fixent l'amour, les plaisirs et le temps.
Pour mon malheur hélas ! Je suis plus sage,

Bégueule : Femme prude et
dédaigneuse d'une façon mal plaisante.
Il se dit d'un homme en plaisantant. [L]

Je vois trop bien que tout passe, et j'enrage.

LISE.

475 J'en suis fâchée, et tout est ainsi fait ;
Mais je ne puis vous rajeunir.

MADAME CROUPILLAC.

Si fait :

J'espère encore ; et ce serait peut-être
Me rajeunir, que me rendre mon traître.

LISE.

Mais de quel traître ici me parlez-vous ?

MADAME CROUPILLAC.

480 D'un président, d'un ingrat, d'un époux,
Que je poursuis, pour qui je perds haleine,
Et sûrement qui n'en vaut pas la peine.

LISE.

Eh bien, Madame ?

MADAME CROUPILLAC.

Eh bien, dans mon printemps,
Je ne parlais jamais aux Présidents,
485 Je haïssais leur personne et leur style ;
Mais avec l'âge on est moins difficile.

LISE.

Enfin, Madame ?

MADAME CROUPILLAC.

Enfin il faut savoir,
Que vous m'avez réduite au désespoir.

LISE.

Mais en quoi donc ?

MADAME CROUPILLAC.

J'étais dans Angoulême,
490 Veuve et pouvant disposer de moi-même ;
Dans Angoulême en ce temps Fierenfat,
Étudiait apprentif magistrat ;
Il me lorgnait, il se mit dans la tête,
Pour ma personne un amour malhonnête,
495 Bien malhonnête hélas ! Bien outrageant ;
Car il faisait l'amour à mon argent ;
Je fis écrire au bonhomme de père,
On s'entremet, on poussa bien l'affaire,
Car en mon nom souvent on lui parla,
500 Il répondit qu'il verrait tout cela :
Vous voyez bien que la chose était sûre.

LISE.

Oh, oui.

MADAME CROUPILLAC.

Pour moi, j'étais prête à conclure ;
De Fierenfat alors le frère aîné,
À votre lit fut, dit-on, destiné.

LISE.

505 Quel souvenir !

MADAME CROUPILLAC.

C'était un fou, ma chère,
Qui jouissait de l'honneur de vous plaire.

LISE.

Ah !

MADAME CROUPILLAC.

Ce fou-là s'étant fort dérangé,
Et de son père ayant pris son congé,
Errant, proscrit, peut-être mort, que sais-je ?
510 (Vous vous troublez) mon héros de collègue,
Mon Président sachant que votre bien
Est, tout compté, plus ample que le mien,
Méprise enfin ma fortune et mes larmes ;
De votre dot il convoite les charmes,
515 Entre vos bras il est ce soir admis ;
Mais pensez-vous qu'il vous soit bien permis
D'aller ainsi courant de frère en frère,
Vous emparer d'une famille entière ;
Pour moi déjà par protestation,
520 J'arrête ici la célébration ;
J'y mangerai mon château, mon douaire ;
Et le procès sera fait de manière,
Que vous, son père et les enfants que j'ai,
Nous serons morts avant qu'il soit jugé.

Douaire : biens que le mari assigne à sa femme en se mariant, pour en jouir par usufruit pendant sa viduité, et en laisser la propriété à ses enfants. [F]

LISE.

525 En vérité je suis toute honteuse
Que mon hymen vous rende malheureuse ;
Je suis peu digne hélas de ce courroux.
Sans être heureux on fait donc des jaloux !
Cessez, Madame avec un oeil d'envie,
530 De regarder mon état et ma vie ;
On nous pourrait aisément accorder,
Pour un mari je ne veux point plaider.

MADAME CROUPILLAC.

Est-il possible ?

LISE.

Oui, je vous l'abandonne.

MADAME CROUPILLAC.

535 Vous êtes donc sans goût pour sa personne ;
Vous n'aimez point ?

LISE.

Je trouve peu d'attraits,
Dans l'hyménée, et nul dans les procès.

SCÈNE IV.

Madame Croupillac, Lise, Rondon.

RONDON.

Oh, oh, ma fille, on nous fait des affaires,
Qui font dresser les cheveux aux beaux-pères ;
On m'a parlé de protestation.
540 Et vertubleu, qu'on en parle à Rondon :
Je chasserai bien loin ces créatures.

MADAME CROUPILLAC.

Faut-il encore essayer des injures ?
Monsieur Rondon, de grâce, écoutez-moi.

RONDON.

Que vous plaît-il ?

MADAME CROUPILLAC.

545 Votre gendre est sans foi,
C'est un fripon d'espèce toute neuve,
Galant, avare, écornifleur de veuve ;
C'est de l'argent qu'il aime.

Écornifleur : Celui, celle qui écornifle.
i.e. Prendre, se faire donner çà et là de
l'argent, un dîner, etc. Il va écornifler
un dîner où il peut. [L]

RONDON.

Il a raison.

MADAME CROUPILLAC.

Il m'a cent fois promis dans ma maison
Un pur amour, d'éternelles tendresses.

RONDON.

550 Est-ce qu'on tient de semblables promesses ?

MADAME CROUPILLAC.

Il m'a quittée, hélas ! Si durement ?

RONDON.

J'en aurais fait de bon coeur tout autant.

MADAME CROUPILLAC.

Je vais parler comme il faut à son père.

RONDON.

Ah ! Parlez-lui plutôt qu'à moi.

MADAME CROUPILLAC.

555 Est effroyable, et le beau sexe entier L'affaire
En ma faveur, ira partout crier.

RONDON.

Il criera moins que vous.

MADAME CROUPILLAC.

Ah ! Vos personnes
Sauront un peu ce qu'on doit aux Baronnes.

RONDON.

On doit en rire.

MADAME CROUPILLAC.

560 Et je prendrai lui, son vieux père, ou vous. Il me faut un époux ;

RONDON.

Qui, moi ?

MADAME CROUPILLAC.

Vous-même.

RONDON.

Oh ! Je vous en défie.

MADAME CROUPILLAC.

Nous plaiderons.

RONDON.

Mais voyez la folie.

SCÈNE V.
Rondon, Fierenfat, Lise.

RONDON à Lise.

Je voudrais bien savoir aussi pourquoi,
Vous recevez ces visites chez moi ?
565 Vous m'attirez toujours des algarades.
Et vous, Monsieur,

Algarade : Incursion militaire. Vive
sortie contre quelqu'un, insulte
 Brusque, inattendue. [L]

À Fierenfat.

Le roi des pédants fades,
Quel sot démon vous force à courtiser
Une Baronne afin de l'abuser ?
C'est bien à vous, avec ce plat visage,
570 De vous donner des airs d'être volage ;
Il vous sied bien, grave et triste indolent,
De vous mêler du métier de galant ;
C'était le fait de votre fou de frère ?
Mais vous, mais vous !

FIERENFAT.

Détrompez-vous, beau-père ;
575 Je n'ai jamais requis cette union ;
Je ne promis que sous condition,
Me réservant toujours au fond de l'âme,
Le droit de prendre une plus riche femme,
De mon aîné l'exhérédatation,
580 Et tous ses biens en ma possession.

Exhérédatation : Action d'Exhérerder ;
Synonyme, dans le langage technique,
de déshériter. [L]

RONDON.

Il a raison, ma foi j'en suis d'accord.

LISE.

Avoir ainsi raison, c'est un grand tort.

RONDON.

L'argent fait tout. Va, c'est chose très sure.
Hâtons-nous donc sur ce pied de conclure.
585 D'écus tournois soixante pesants sacs,
Finiront tous malgré les Croupillacs ;
Qu'Euphémon tarde, et qu'il me désespère ?
Signons toujours avant lui.

LISE.

Non, mon père,
Je fais aussi mes protestations,
590 Et je me donne à des conditions.

RONDON.

Conditions ! Toi, quelle impertinence !
Tu dis, tu dis ?...

LISE.

Je dis ce que je pense.
Peut-on goûter le bonheur odieux,
De se nourrir des pleurs d'un malheureux ?
595 Et vous, Monsieur, dans votre sort prospère,
Oubliez-vous que vous avez un frère ?

FIERENFAT.

Mon frère ? Moi ? Je ne l'ai jamais vu,
Et du logis il était disparu,
Lorsque j'étais encor dans notre école,
600 Le nez collé sur Cujas et Barthole.
J'ai su depuis ses beaux déportements :
Et si jamais il reparaît céans,
Consolez-vous, nous savons les affaires,
Nous l'enverrons en douceur aux galères.

Barthole : Jurisconsulte italien du XIV^{ème} siècle, spécialiste du droit romain.

Cujas : Jurisconsulte français, brillant représentant de l'École historique du droit romain.

LISE.

605 C'est un projet fraternel et chrétien ;
En attendant, vous confisquez son bien,
C'est votre avis ; mais moi, je vous déclare,
Que je déteste un tel projet.

RONDON.

610 Va, mon enfant, le contrat est dressé,
Sur tout cela le notaire a passé.

Tarare.

Tarare : Interjection familière. Il marque la moquerie, le dédain. [L]

FIERENFAT.

Nos pères l'ont ordonné de la sorte,
En droit écrit leur volonté l'emporte ;
Lisez Cujas, chapitres cinq, six, sept :
« Tout libertin de débauches infect,
615 Qui renonçant à l'aile paternelle,
Fuit la maison, ou bien qui pille icelle,
Ipso facto de tout dépossédé,
Comme un bâtard il est exhérédé. »

Exhéréder : Synonyme, dans le langage technique, de déshériter. [L]

LISE.

620 Je ne connais le droit ni la coutume ;
Je n'ai point lu Cujas, mais je présume
Que ce sont tous de malhonnêtes gens,
Vrais ennemis du coeur et du bon sens,
Si dans leur code ils ordonnent qu'un frère
Laisse périr son frère de misère ;
625 Et la nature et l'honneur ont leurs droits,
Qui valent mieux que Cujas et vos lois.

RONDON.

Ah ! Laissez là vos lois et votre code,
Et votre honneur, et faites à ma mode,
De cet aîné que t'embarrasses-tu ?
630 Il faut du bien.

LISE.

Il faut de la vertu.

Qu'il soit puni : mais au moins qu'on lui laisse
Un peu de bien, reste d'un droit d'aînesse ;
Je vous le dis, ma main ni mes faveurs,
Ne seront point le prix de ses malheurs ;
635 Corrigez donc l'article que j'abhorre,
Dans ce contrat, qui tous nous déshonore ;
Si l'intérêt ainsi l'a pu dresser,
C'est un opprobre, il le faut effacer.

FIERENFAT.

Ah ! Qu'une femme entend mal les affaires.

RONDON.

640 Quoi ! Tu voudrais corriger deux notaires ?
Faire changer un contrat ?

LISE.

Pourquoi non ?

RONDON.

Tu ne feras jamais bonne maison,
Tu perdras tout.

LISE.

Je n'ai pas grand usage

Jusqu'à présent, du monde et du ménage ;
645 Mais l'intérêt, mon coeur vous le maintient,
Perd des maisons autant qu'il en soutient ;
Si j'en fais une, au moins cet édifice
Sera d'abord fondé sur la justice.

RONDON.

650 Elle est têtue, et, pour la contenter,
Allons, mon gendre, il faut s'exécuter ;
Çà, donne un peu.

FIERENFAT.

Oui, je donne à mon frère...

Je donne... allons...

RONDON.

Ne lui donne donc guère.

SCÈNE VI.

Euphémon, Rondon, Lise, Fierenfat.

RONDON.

Ah ! Le voici le bonhomme Euphémon ;
Viens, viens, j'ai mis ma fille à la raison ;
655 On n'attend plus rien que ta signature,
Presse-moi donc cette tardive allure,
Dégourdis-toi, prends un ton réjoui,
Un air de noce, un front épanoui ;
Car dans neuf mois je veux, ne te déplaise,
660 Que deux enfants : je ne me sens pas d'aise ;
Allons, ris donc, chassons tous les ennuis ;
Signons, signons.

EUPHÉMON.

Non, monsieur, je ne puis.

FIERENFAT.

Vous ne pouvez ?

RONDON.

En voici bien d'une autre.

FIERENFAT.

Quelle raison ?

RONDON.

Quelle rage est la vôtre ?
665 Quoi ? Tout le monde est-il devenu fou ?
Chacun dit non : comment ? Pourquoi ? Par où ?

EUPHÉMON.

Ah ! Ce serait outrager la nature,
Que de signer dans cette conjoncture.

RONDON.

Serait-ce point la dame Croupillac,
670 Qui sourdement fait ce maudit micmac ?

EUPHÉMON.

Non, cette femme est folle, et dans sa tête
Elle veut rompre un hymen que j'apprête ;
Mais ce n'est pas de ses cris impuissants
Que sont venus les ennuis que je sens.

RONDON.

675 Eh bien, quoi donc ? Ce béquillard du coche
Dérange tout, et notre affaire accroche ?

EUPHÉMON.

Ce qu'il a dit doit retarder du moins
L'heureux hymen, objet de tant de soins.

LISE.

Qu'a-t-il donc dit, Monsieur ?

FIERENFAT.

680 A-t-il apprise ? Quelle nouvelle

EUPHÉMON.

Une, hélas ! Trop cruelle :
Devers Bordeaux cet homme a vu mon fils
Dans les prisons, sans secours, sans habits,
Mourant de faim. La honte et la tristesse
Vers le tombeau conduisaient sa jeunesse ;
685 La maladie et l'excès du malheur,
De son printemps avaient séché la fleur,
Et dans son sang la fièvre enracinée,
Précipitait sa dernière journée,
Quand il le vit il était expirant,
690 Sans doute, hélas ! Il est mort à présent.

RONDON.

Voilà, ma foi, sa pension payée.

LISE.

Il serait mort !

RONDON.

N'en sois point effrayée ,
Va, que t'importe ?

FIERENFAT.

Ah ! Monsieur, la pâleur
De son visage efface la couleur.

RONDON.

695 Elle est, ma foi, sensible : ah ! La friponne ;
Puisqu'il est mort, allons, je te pardonne.

FIERENFAT.

Mais après tout, mon père, voulez-vous ?

EUPHÉMON.

700 Ne craignez rien, vous serez son époux ;
C'est mon bonheur ; mais il serait atroce,
Qu'un jour de deuil devînt un jour de noce.
Puis-je, mon fils, mêler à ce festin,

Le contre-temps de mon juste chagrin,
Et sur vos fronts parés de fleurs nouvelles,
Laisser couler mes larmes paternelles ?
705 Donnez, mon fils, ce jour à nos soupirs,
Et différez l'heure de vos plaisirs ;
Par une joie indiscreète, insensée,
L'honnêteté serait trop offensée.

LISE.

Ah ! Oui, Monsieur, j'approuve vos douleurs ;
710 Il m'est plus doux de partager vos pleurs,
Que de former les noeuds du mariage.

FIERENFAT.

Eh ! Mais, mon père...

RONDON.

Eh ! Vous n'êtes pas sage.
Quoi ! Différer un hymen projeté,
Pour un ingrat cent fois déshérité,
715 Maudit de vous, de sa famille entière !

v.7155, ce vers se termine par un point d'interrogation La phrase ne le laisse pas espérer.

EUPHÉMON.

Dans ces moments un père est toujours père,
Ses attentats et toutes ses erreurs
Furent toujours le sujet de mes pleurs,
Et ce qui pèse à mon âme attendrie,
720 C'est qu'il est mort sans réparer sa vie.

RONDON.

Réparons-la, donnons-nous aujourd'hui
Des petits-fils qui valent mieux que lui ;
Signons, dansons, mon Dieu, què de faiblesse !

EUPHÉMON.

Mais...

RONDON.

Mais morbleu, ce procédé me blesse ;
725 De regretter même le plus grand bien,
C'est fort mal fait ; douleur n'est bonne à rien ;
Mais regretter le fardeau qu'on vous ôte,
C'est une énorme et ridicule faute ;
Ce fils aîné, ce fils votre fléau,
730 Vous mit trois fois sur le bord du tombeau ;
Pauvre cher homme ! Allez sa frénésie
Eût tôt ou tard abrégé votre vie ;
Soyez tranquille, et suivez mes avis ,
C'est un grand gain que de perdre un tel fils.

EUPHÉMON.

735 Oui, mais ce gain coûte plus qu'on ne pense,
Je pleure, hélas ! Sa mort et sa naissance.

Barguigner : Hésiter, avoir de la peine
à se déterminer.[L]

740

RONDON, à Fierenfat.

Va, suis ton père, et sois expéditif,
Prends ce contrat, le mort saisit le vif ;
Il n'est plus temps qu'avec moi l'on barguigne
Prends-lui la main, qu'il parafe et qu'il signe.

À Lise.

Et toi, ma fille, attendons à ce soir,
Tout ira bien.

LISE.

Je suis au désespoir.

ACTE III

SCÈNE I.

Euphémon Fils, Jasmin.

JASMIN.

Oui, mon ami, tu fus jadis mon maître,
Je t'ai servi deux ans sans te connaître ;
745 Ainsi que moi réduit à l'hôpital,
Ta pauvreté m'a rendu ton égal.
Non, tu n'es plus ce Monsieur d'Entremonde,
Ce chevalier si pimpant dans le monde,
Fêté, couru, de femmes entouré,
750 Nonchalamment de plaisirs enivré ;
Tout est au diable ; éteins dans ta mémoire,
Ces vains regrets des beaux jours de ta gloire,
Sur du fumier l'orgueil est un abus,
Le souvenir d'un bonheur qui n'est plus
755 Est à nos maux un poids insupportable ;
Toujours Jasmin, j'en suis moins misérable,
Né pour souffrir, je sais souffrir gaîment,
Manquer de tout, voilà mon élément ;
Ton vieux chapeau, tes guenillons de bure,
760 Dont tu rougis, c'était là ma parure ;
Tu dois avoir, ma foi, bien du chagrin,
De n'avoir pas été toujours Jasmin.

Bure : Grosse étoffe de laine. [L]

Guenillon : Petite guenille. Haillon, chiffon. Par extension et surtout au pluriel, toutes sortes de hardes vieilles et usées. [L]

EUPHÉMON Fils.

Que la misère entraîne d'infamie !
Faut-il encor qu'un valet m'humilie ?
765 Quelle accablante et terrible leçon !
Je sens encor, je sens qu'il a raison ;
Il me console au moins à sa manière,
Il m'accompagne, et son âme grossière,
Sensible et tendre, ou sa rusticité,
770 N'a point pour moi perdu l'humanité,
Né mon égal (puisque'enfin il est homme,)
Il me soutient sous le poids qui m'assomme ;
Il suit gaîment mon sort infortuné,
Et mes amis m'ont tous abandonné.

JASMIN.

775 Toi, des amis !... Hélas ! Mon pauvre maître,
Apprends-moi donc de grâce à les connaître ;
Comment sont faits les gens qu'on nomme amis ?

EUPHÉMON Fils.

780 Tu les as vus chez moi toujours admis,
M'importunant souvent de leurs visites,
À mes soupers délicats parasites,
Vantant mes goûts d'un esprit complaisant,
Et sur le tout empruntant mon argent,
De leur bon coeur m'étourdissant la tête,
Et me louant moi présent.

JASMIN.

785 Pauvre innocent ! Tu ne les voyais pas
Te chausonner au sortir d'un repas,
Siffler, berner ta bénigne imprudence ?
Pauvre bête !

EUPHÉMON Fils.

790 Ah ! Je le crois ; car, dans ma décadence,
Lorsqu'à Bordeaux je me vis arrêté,
Aucun de ceux à qui j'ai tout prêté,
Ne me vint voir, nul ne m'offrit sa bourse ;
Puis au sortir, malade et sans ressource,
Lorsqu'à l'un d'eux que j'avais tant aimé,
J'allai m'offrir mourant, inanimé,
795 Sous ces haillons dépouillés, délabrés,
De l'indigence exécrales livrés,
Quand je lui vins demander un secours,
D'où dépendaient mes misérables jours,
Il détourna son oeil confus et traître ;
800 Puis il feignit de ne me pas connaître,
Et me chassa comme un pauvre importun.

JASMIN.

Aucun n'osa te secourir ?

EUPHÉMON Fils.

Aucun.

JASMIN.

Ah ! Les amis, Les amis, quels infâmes !

EUPHÉMON Fils.

Les hommes sont tous de fer ;

JASMIN.

Et les femmes ?

EUPHÉMON Fils.

805 J'en attendais, hélas ! Plus de douceur,
J'en ai cent fois essuyé plus d'horreur ;
Celle surtout qui, m'aimant sans mystère,
Semblait placer son orgueil à me plaire,
810 Dans son logis meublé de mes présents,
De mes bienfaits acheta des amants,
Et de mon vin régala leur cohue,
Lorsque de faim j'expirais dans sa rue ;
Enfin, Jasmin, sans ce pauvre vieillard,
Qui dans Bordeaux me trouva par hasard,
815 Qui m'avait vu, dit-il, dans mon enfance,
Une mort prompte eût fini ma souffrance :
Mais en quel lieu sommes-nous, cher Jasmin ?

JASMIN.

Près de Cognac, si je sais mon chemin ;
Et l'on m'a dit que mon vieux premier maître,
820 Monsieur Rondon, loge en ces lieux peut-être.

EUPHÉMON Fils.

Rondon, le père de... Quel nom dis-tu ?

JASMIN.

Le nom d'un homme assez brusque et bourru ;
Je fus jadis page dans sa cuisine ;
Mais dominé d'une humeur libertine ;
825 Je voyageai : je fus depuis coureur,
Laquais, commis, fantassin, déserteur,
Puis dans Bordeaux je te pris pour mon maître.
De moi Rondon se souviendra peut-être,
Et nous pourrions dans notre adversité...

Coureur : Valet qui accompagne à pied la voiture. [L]

EUPHÉMON Fils.

830 Et depuis quand, dis-moi, l'as-tu quitté ?

JASMIN.

Depuis quinze ans : c'était un caractère,
Moitié plaisant, moitié triste et colère ;
Au fond bon diable : il avait un enfant,
Un vrai bijou, fille unique vraiment,
835 Oeil bleu, nez court, teint frais, bouche vermeille,
Et des raisons ! C'était une merveille ;
Cela pouvait bien avoir de mon temps,
À bien compter entre six à sept ans ;
Et cette fleur avec l'âge embellie,
840 Est en état, ma foi, d'être cueillie.

EUPHÉMON Fils.

Ah malheureux !

JASMIN.

Mais j'ai beau te parler,
Ce que je dis, ne te peut consoler ;
Je vois toujours à travers ta visière,
Tomber des pleurs qui bordent ta paupière.

EUPHÉMON Fils.

845 Quel coup du sort, ou quel ordre des Cieux,
A pu guider ma misère en ces lieux ?
Hélas !

JASMIN.

Ton oeil contemple ces demeures,
Tu restes là tout pensif, et tu pleures.

EUPHÉMON Fils.

J'en ai sujet.

JASMIN.

850 Mais connais-tu Rondon ?
Serais-tu pas parent de la maison ?

EUPHÉMON Fils.

Ah ! Laisse-moi.

JASMIN, en l'embrassant.

Par charité, mon maître,
Mon cher ami, dis-moi qui tu peux être.

EUPHÉMON FILS, en pleurant.

855 Je suis... je suis un malheureux mortel,
Je suis un fou, je suis un criminel,
Qu'on doit haïr, que le ciel doit poursuivre,
Et qui devrait être mort.

JASMIN.

860 Songe à vivre ;
Mourir de faim est par trop rigoureux,
Tiens, nous avons quatre mains à nous deux,
Servons-nous en sans plainte importune ;
865 Vois-tu d'ici ces gens dont la fortune
Est dans leurs bras, qui la bêche à la main,
Le dos courbé retournent ce jardin ;
Enrôlons-nous parmi cette canaille ;
Viens avec eux, imite-les, travaille,
865 Gagne ta vie.

EUPHÉMON Fils.

Hélas ! Dans leurs travaux,
Ces vils humains moins hommes qu'animaux,

Goûtent des biens dont toujours mes caprices
M'avaient privé dans mes fausses délices :
Ils ont au moins sans trouble et sans remords
870 La paix de l'âme et la santé du corps.

SCÈNE II.

Madame Croupillac, Euphémon Fils, Jasmin.

MADAME CROUPILLAC, dans l'enfoncement.

Que vois-je ici, serais-je aveugle ou borgne ?
C'est lui, ma foi, plus j'avise et je lorgne
Cet homme-là, plus je dis que c'est lui.

Elle le considère.

875 Mais ce n'est plus le même homme aujourd'hui,
Ce cavalier brillant dans Angoulême,
Jouant gros jeu, cousu d'or... c'est lui-même.

Elle s'approche d'Euphémon.

880 Mais l'autre était riche, heureux, beau, bien fait ;
Et celui-ci me semble pauvre et laid ;
La maladie altère un beau visage,
La pauvreté change encor davantage.

JASMIN.

Mais pourquoi donc ce spectre féminin,
Nous poursuit-il de son regard malin ?

EUPHÉMON Fils.

885 Je la connais, hélas ! ou je me trompe ;
Elle m'a vu dans l'éclat, dans la pompe ;
Il est affreux d'être ainsi dépouillé
Aux mêmes yeux, auxquels on a brillé ;
Sortons.

**MADAME CROUPILLAC, s'avançant vers
Euphémon fils.**

Mon fils, quelle étrange aventure,
T'a donc réduit en si piètre posture ?

EUPHÉMON Fils.

Ma faute.

MADAME CROUPILLAC.

Hélas ! Comme te voilà mis !

JASMIN.

890 C'est pour avoir eu d'excellents amis,
C'est pour avoir été volé, Madame.

MADAME CROUPILLAC.

Volé ! Par qui ? Comment ?

JASMIN.

Par bonté d'âme.

895 Nos voleurs sont de très honnêtes gens ;
Gens du beau monde, aimables fainéants,
Buveurs, joueurs et conteurs agréables,
Des gens d'esprit, des femmes adorables.

MADAME CROUPILLAC.

900 J'entends, j'entends, vous avez tout mangé ;
Mais vous serez cent fois plus affligé,
Quand vous saurez les excessives pertes,
Qu'en fait d'hymen j'ai depuis peu souffertes.

EUPHÉMON Fils.

Adieu, Madame.

MADAME CROUPILLAC, l'arrêtant.

Adieu ? Non, tu sauras
Mon accident, parbleu tu me plaindras.

EUPHÉMON Fils.

Soit ; je vous plains, adieu.

MADAME CROUPILLAC.

Non, je te jure

vers 904, ce vers ne comporte que 9
pieds.

905 Tu sauras toute mon syllabe.
Un Fierenfat robin de son métier,
Vint avec moi connaissance lier,
Dans Angoulême, au temps où vous battîtes
Quatre huissiers, et la fuite vous prîtes ;
Ce Fierenfat habite en ce canton,
910 Avec son père, un Seigneur Euphémon.

Robin : Terme de dénigrement.
Homme de robe. [L]

EUPHÉMON FILS, revenant.

Euphémon ?

MADAME CROUPILLAC.

Oui.

EUPHÉMON Fils.

Ciel ! Madame, de grâce,
Cet Euphémon, cet honneur de sa race,
Que ses vertus ont rendu si fameux,
Serait...

MADAME CROUPILLAC.

Eh oui.

EUPHÉMON Fils.

Quoi ! Dans ces mêmes lieux ?

MADAME CROUPILLAC.

915 Oui.

EUPHÉMON Fils.

Puis-je au moins savoir... comme il se porte ?

MADAME CROUPILLAC.

Fort bien, je crois... Que diable vous importe ?

EUPHÉMON Fils.

Et que dit-on... ?

MADAME CROUPILLAC.

De qui ?

EUPHÉMON Fils.

D'un fils aîné

Qu'il eut jadis ?

MADAME CROUPILLAC.

Ah ! C'est un fils mal né,

920 Un garnement, une tête légère,
Un fou fieffé, le fléau de son père,
Depuis longtemps de débauches perdu,
Et qui peut-être est à présent pendu.

EUPHÉMON Fils.

En vérité... je suis confus dans l'âme,
De vous avoir interrompu, Madame.

MADAME CROUPILLAC.

925 Poursuivons donc : Fierenfat son cadet,
Chez moi l'amour hautement me faisait ;
Il me devait avoir par mariage.

EUPHÉMON Fils.

Eh bien, a-t-il ce bonheur en partage ?
Est-il à vous ?

MADAME CROUPILLAC.

930 Non, ce fat engraisé
De tout le lot de son frère insensé,
Devenu riche, et voulant l'être encore,

Rompt aujourd'hui cet hymen qui l'honore ;
Il veut saisir la fille d'un Rondon,
D'un plat bourgeois, le coq de ce canton.

EUPHÉMON Fils.

935 Que dites-vous ?... Quoi, Madame, il l'épouse ?

MADAME CROUPILLAC.

Vous m'en voyez terriblement jalouse.

EUPHÉMON Fils.

Ce jeune objet aimable... dont Jasmin
M'a tantôt fait un portrait si divin,
Se donnerait...

JASMIN.

940 Autant lui vaut ce mari-là qu'un autre.
Quelle rage est la vôtre !
Quel diable d'homme ! Il s'afflige de tout.

EUPHÉMON Fils, à part.

Ce coup a mis ma patience à bout ;

À Mme Croupillac.

945 Ne doutez point que mon coeur ne partage
Amèrement un si sensible outrage ;
Si j'étais cru, cette Lise aujourd'hui
Assurément ne serait pas pour lui.

MADAME CROUPILLAC.

950 Oh ! Tu le prends du ton qu'il le faut prendre ;
Tu plains mon sort, un gueux est toujours tendre,
Tu paraissais bien moins compatissant,
Quand tu roulais sur l'or et sur l'argent ;
Écoute : on peut s'entr'aider dans la vie.

JASMIN.

Aidez-nous donc, Madame, je vous prie.

MADAME CROUPILLAC.

Je veux ici te faire agir pour moi.

EUPHÉMON Fils.

Moi, vous servir ? Hélas ! Madame, en quoi ?

MADAME CROUPILLAC.

955 En tout. Il faut prendre en main mon injure ;
Un autre habit, quelque peu de parure
Te pourraient rendre encore assez joli ;
Ton esprit est insinuant, poli,
960 Tu connais l'art d'empaumer une fille ;
Introduis-toi, mon cher, dans la famille,
Fais le flatteur auprès de Fierenfat,

Empaumer : Fig. Empaumer une affaire, la bien saisir, la bien conduire. Empaumer quelqu'un, se rendre maître de son esprit. [L]

Vante son bien, son esprit, son rabat,
Sois en faveur, et lorsque je proteste
Contre son vol, toi, mon cher, fais le reste ;
965 Je veux gagner du temps en protestant.

EUPHÉMON, voyant son fils.

Que vois-je, ô Ciel !

Il s'enfuit.

MADAME CROUPILLAC.

Cet homme est fou, vraiment :
Pourquoi s'enfuir ?

JASMIN.

C'est qu'il vous craint sans doute.

MADAME CROUPILLAC.

Poltron ! Demeure, arrête, écoute, écoute.

| Poltron : Qui est sans courage. [L]

SCÈNE III.

Euphémon Père, Jasmin.

EUPHÉMON.

Je l'avouerais, cet aspect imprévu
970 D'un malheureux avec peine entrevu,
Porte à mon cœur je ne sais quelle atteinte,
Qui me remplit d'amertume et de crainte ;
Il a l'air noble, et même certains traits
Qui m'ont touché ; las ! Je ne vois jamais
975 De malheureux à peu près de cet âge,
Que de mon fils la douloureuse image
Ne vienne alors par un retour cruel
Persécuter ce cœur trop paternel ;
Mon fils est mort, ou vit dans la misère,
980 Dans la débauche, et fait honte à son père.
De tous côtés je suis bien malheureux,
J'ai deux enfants, ils m'accablent tous deux ;
L'un par sa perte et par sa vie infâme,
Fait mon supplice et déchire mon âme ;
985 L'autre en abuse, il sent trop que sur lui
De mes vieux ans j'ai fondé tout l'appui ;
Pour moi la vie est un poids qui m'accable.

Apercevant Jasmin qui le salue.

Que me veux-tu l'ami ?

JASMIN.

Seigneur aimable !
Reconnaissez, digne et noble Euphémon,
990 Certain Jasmin élevé chez Rondon.

EUPHÉMON.

C'est toi ? Le temps change un visage,
Et mon front chauve en sent le long outrage ;
Quand tu partis, tu me vis encor frais ;
Mais l'âge avance, et le terme est bien près ;
995 Tu reviens donc enfin dans ta patrie ?

JASMIN.

Oui, je suis las de tourmenter ma vie,
De vivre errant et damné comme un juif ;
Le bonheur semble un Être fugitif :
Le Diable enfin, qui toujours me promène,
1000 Me fit partir ; le Diable me ramène.

EUPHÉMON.

Je t'aiderai : sois sage, si tu peux ;
Mais quel était cet autre malheureux
Qui te parlait dans cette promenade,
Qui s'est enfui ?

JASMIN.

Mais... c'est mon camarade,
1005 Un pauvre hère, affamé comme moi,
Qui, n'ayant rien, cherche aussi de l'emploi.

EUPHÉMON.

On peut tous deux vous occuper peut-être ;
A-t-il des moeurs ? Est-il sage ?

JASMIN.

Il doit l'être.
Je lui connais d'assez bons sentiments ;
1010 Il a de plus de fort jolis talents,
Il sait écrire, il sait l'arithmétique,
Dessine un peu, sait un peu de musique ;
Ce drôle-là fut très bien élevé.

EUPHÉMON.

S'il est ainsi, son poste est tout trouvé ;
1015 Jasmin, mon fils deviendra votre maître :
Il se marie, et dès ce soir peut-être,
Avec son bien son train doit augmenter ;
Un de ses gens qui vient de le quitter
Vous laisse encore une place vacante ;
1020 Tous deux ce soir il faut qu'on vous présente,
Vous le verrez chez Rondon, mon voisin,
J'en parlerai ; j'y vais, adieu, Jasmin,
En attendant, tiens, voici de quoi boire.

| Train : Genre de vie.

Hère : Homme qui est sans bien, ou sans crédit. Il se joint ordinairement avec pauvre. [F]

SCÈNE IV.

JASMIN, seul.

1025 Ah, l'honnête homme ! Ô ciel ! Pourrait-on croire
Qu'il soit encore, en ce siècle félon,
Un coeur si droit, un mortel aussi bon ?
Cet air, ce port, cette âme bienfaisante
Du bon vieux temps est l'image parlante.

SCÈNE V.

Euphémon Fils revenant, Jasmin.

JASMIN, en l'embrassant.

1030 Je t'ai trouvé déjà condition,
Et nous serons laquais chez Euphémon.

EUPHÉMON Fils.

Ah !

JASMIN.

S'il te plaît, quel excès de surprise ?
Pourquoi ces yeux de gens qu'on exorcise ?
Et ces sanglots coup sur coup redoublés,
Pressant tes mots au passage étranglés ?

EUPHÉMON Fils.

1035 Ah ! Je ne puis contenir ma tendresse,
Je cède au trouble, au remords qui me presse.

JASMIN.

Qu'a-t-elle dit qui fait tant agité ?

EUPHÉMON Fils.

Elle m'a dit... Je n'ai rien écouté.

JASMIN.

Qu'avez-vous donc ?

EUPHÉMON Fils.

1040 Cet Euphémon...
Mon coeur ne peut se taire :

JASMIN.

Eh bien ?

EUPHÉMON Fils.

Ah !... c'est mon père.

JASMIN.

Qui lui, Monsieur ?

EUPHÉMON Fils.

Oui, je suis cet aîné,

Ce criminel et cet infortuné,
Qui désola sa famille éperdue ;
Ah ! Que mon coeur palpitait à sa vue,
1045 Qu'il lui portait ses voeux humiliés,
Que j'étais prêt de tomber à ses pieds !

JASMIN.

Qui ? Vous, son fils ? Ah ! Pardonnez de grâce,
Ma familière et ridicule audace,
Pardon, Monsieur.

EUPHÉMON Fils.

Va, mon coeur oppressé

1050 Peut-il savoir si tu m'as offensé ?

JASMIN.

Vous êtes fils d'un homme qu'on admire,
D'un homme unique ; et, s'il faut tout vous dire,
D'Euphémon fils la réputation
Ne flaire pas à beaucoup près si bon.

EUPHÉMON Fils.

1055 Et c'est aussi ce qui me désespère ;
Mais réponds-moi : que te disait mon père ?

JASMIN.

Moi, je disais que nous étions tous deux
Prêts à servir, bien élevés, très gueux ;
Et lui, plaignant nos destins sympathiques,
1060 Nous recevait tous deux pour domestiques ;
Il doit ce soir vous placer chez ce fils,
Ce Président à Lise tant promis,
Ce Président votre fortuné frère,
De qui Rondon doit être le beau-père.

EUPHÉMON Fils.

1065 Eh bien ! Il faut développer mon coeur.
Vois tous mes maux, connais leur profondeur :
S'être attiré pour un tissu de crimes,
D'un père aimé les fureurs légitimes,
Être maudit, être déshérité,
1070 Sentir l'horreur de la mendicité,
À mon cadet voir passer ma fortune,

Être exposé dans ma honte importune,
À le servir quand il m'a tout ôté ;
Voilà mon sort, je l'ai bien mérité ;
1075 Mais croirais-tu qu'au sein de la souffrance,
Mort aux plaisirs, et mort à l'espérance,
Haï du monde, et méprisé de tous,
N'attendant rien, j'ose être encor jaloux ?

JASMIN.

Jaloux ! De qui ?

EUPHÉMON Fils.

De mon frère, de Lise.

JASMIN.

1080 Vous sentiriez un peu de convoitise
Pour votre soeur ? Mais vraiment c'est un trait
Digne de vous, ce péché vous manquait.

EUPHÉMON Fils.

Tu ne sais pas qu'au sortir de l'enfance ;
(Car chez Rondon tu n'étais plus, je pense),
1085 Par nos parents l'un à l'autre promis,
Nos coeurs étaient à leurs ordres soumis,
Tout nous liait, la conformité d'âge,
Celle des goûts, les jeux, le voisinage.
Plantés exprès deux jeunes arbrisseaux,
1090 Croissent ainsi pour unir leurs rameaux.
Le temps, l'amour qui hâtait sa jeunesse,
La fit plus belle, augmenta sa tendresse ;
Tout l'univers alors m'eût envié ;
Mais moi pour lors à des méchants lié,
1095 Qui de mon coeur corrompaient l'innocence,
Ivre de tout dans mon extravagance,
Je me faisais un lâche point d'honneur,
De mépriser, d'insulter son ardeur ;
Le croirais-tu ? Je l'accablai d'outrages,
1100 Quels temps, hélas ! Les violents orages
Des passions qui troublaient mon destin,
À mes parents m'arrachèrent enfin ;
Tu sais depuis quel fut mon sort funeste,
J'ai tout perdu, mon amour seul me reste,
1105 Le Ciel, ce Ciel qui doit nous désunir,
Me laisse un coeur, et c'est pour me punir.

JASMIN.

S'il est ainsi, si dans votre misère
Vous la r'aimez, n'ayant pas mieux à faire,
De Croupillac le conseil était bon,
1110 De vous fourrer, s'il se peut, chez Rondon ;
Le sort maudit épuisa votre bourse,
L'amour pourrait vous servir de ressource.

EUPHÉMON Fils.

Moi, l'oser voir ! Moi, m'offrir à ses yeux,
Après mon crime, en cet état hideux ?
1115 Il me faut fuir un père, une maîtresse,
J'ai de tous deux outragé la tendresse,
Et je ne sais, ô regrets superflus !
Lequel des deux doit me haïr le plus.

SCÈNE VI.

Euphémon Fils, Fierenfat, Jasmin.

JASMIN.

Voilà, je crois, ce Président si sage.

EUPHÉMON Fils.

1120 Lui ? Je n'avais jamais vu son visage,
Quoi ! C'est donc lui, mon frère, mon rival ?

FIERENFAT.

En vérité, cela ne va pas mal ;
J'ai tant pressé, tant sermonné mon père,
Que malgré lui nous finissons l'affaire ;

En voyant Jasmin.

1125 Où sont ces gens qui voulaient me servir ?

JASMIN.

C'est nous, Monsieur ; nous venions nous offrir
Très humblement.

FIERENFAT.

Qui de vous deux sait lire ?

JASMIN.

C'est lui, Monsieur.

FIERENFAT.

Il sait sans doute écrire ?

JASMIN.

Oh oui, Monsieur, déchiffrer, calculer.

FIERENFAT.

1130 Mais il devrait savoir aussi parler ?

JASMIN.

Il est timide, et sort de maladie.

FIERENFAT.

Il a pourtant la mine assez hardie,
Il me paraît qu'il sent assez son bien :
Combien veux-tu gagner de gages ?

EUPHÉMON Fils.

Rien.

JASMIN.

1135 Oh, nous avons, Monsieur, l'âme héroïque.

FIERENFAT.

À ce prix-là, viens, sois mon domestique,
C'est un marché que je veux accepter,
Viens, à ma femme il faut te présenter.

EUPHÉMON Fils.

À votre femme ?

FIERENFAT.

Oui, oui, je me marie.

EUPHÉMON Fils.

1140 Quand ?

FIERENFAT.

Dès ce soir.

EUPHÉMON Fils.

Ciel !... Monsieur, je vous prie,
De cet objet vous êtes donc charmé ?

FIERENFAT.

Oui.

EUPHÉMON Fils.

Monsieur...

FIERENFAT.

Hem !

EUPHÉMON Fils.

En seriez-vous aimé ?

FIERENFAT.

Oui. Vous semblez bien curieux, mon drôle !

EUPHÉMON Fils.

1145 Que je voudrais lui couper la parole,
Et le punir de son trop de bonheur !

FIERENFAT.

Qu'est-ce qu'il dit ?

JASMIN.

Il dit que de grand coeur,
Il voudrait bien vous ressembler et plaire.

FIERENFAT.

1150 Eh, je le crois, mon homme est téméraire ;
Çà : qu'on me suive, et qu'on soit diligent,
Sobre, frugal, soigneux, adroit, prudent,
Respectueux ; allons, La Fleur, La Brie,
Venez, faquins.

EUPHÉMON Fils.

Il me prend une envie,
C'est d'affubler sa face de Palais,
À poing fermé de deux larges soufflets.

JASMIN.

1155 Vous n'êtes pas trop corrigé, mon maître !

EUPHÉMON Fils.

Ah ! Soyons sage, il est bien temps de l'être,
Le fruit au moins que je dois recueillir
De tant d'erreurs, est de savoir souffrir.

ACTE IV

SCÈNE I.

Madame Croupillac, Euphémon Fils, Jasmin.

MADAME CROUPILLAC.

J'ai, mon très cher, par prévoyance extrême,
1160 Fait arriver deux huissiers d'Angoulême.
Et toi, t'es-tu servi de ton esprit ?
As-tu bien fait tout ce que je t'ai dit ?
Pourras-tu bien d'un air de prud'homie
Dans la maison semer la zizanie ?
1165 As-tu flatté le bonhomme Euphémon ?
Parle : as-tu vu la future ?

EUPHÉMON Fils.

Hélas ! Non.

MADAME CROUPILLAC.

Comment ?

EUPHÉMON Fils.

Croyez que je me meurs d'envie
D'être à ses pieds.

MADAME CROUPILLAC.

Allons donc, je t'en prie ;
1170 Attaque-la pour me plaire, et rends-moi
Ce traître ingrat, qui séduisit ma foi ;
Je vais pour toi procéder en justice,
Et tu feras l'amour pour mon service ;
Reprends cet air imposant et vainqueur,
Si sûr de soi, si puissant sur un cœur,
1175 Qui triomphait sitôt de la sagesse ;
Pour être heureux, reprends ta hardiesse.

EUPHÉMON Fils.

Je l'ai perdue.

MADAME CROUPILLAC.

Eh quoi ! Quel embarras !

EUPHÉMON Fils.

J'étais hardi lorsque je n'aimais pas.

JASMIN.

1180 D'autres raisons l'intimident peut-être,
Ce Fierenfat est, ma foi, notre maître,
Pour ses valets il nous retient tous deux.

MADAME CROUPILLAC.

1185 C'est fort bien fait, vous êtes trop heureux,
De sa maîtresse être le domestique,
Est un bonheur, un destin presque unique ;
Profitez-en.

JASMIN.

Je vois certains attraits
S'acheminer pour prendre ici le frais ,
De chez Rondon, me semble, elle est sortie.

MADAME CROUPILLAC.

1190 Eh, sois donc vite amoureux, je t'en prie,
Voici le temps : ose un peu lui parler.
Quoi ! Je te vois soupirer et trembler !
Tu l'aimes donc ? Ah ! Mon cher, ah ! De grâce !

EUPHÉMON Fils.

Si vous saviez, hélas ! Ce qui se passe
Dans mon esprit interdit et confus,
Ce tremblement ne vous surprendrait plus.

JASMIN, en voyant Lise.

1195 L'aimable enfant ! Comme elle est embellie !

EUPHÉMON Fils.

C'est elle ; ô Dieu ! Je meurs de jalousie,
De désespoir, de remords, et d'amour.

MADAME CROUPILLAC.

Adieu, je vais te servir à mon tour.

EUPHÉMON Fils.

1200 Si vous pouvez, faites que l'on diffère
Ce triste hymen.

MADAME CROUPILLAC.

C'est ce que je vais faire.

EUPHÉMON Fils.

Je tremble, hélas !

JASMIN.

Il faut tâcher du moins
Que vous puissiez lui parler sans témoins :
Retirons-nous.

EUPHÉMON Fils.

Oh ! Je te suis, j'ignore
Ce que j'ai fait, ce qu'il faut faire encore,
1205 Je n'oserai jamais m'y présenter.

SCÈNE II.

**Lise, Marthe ; Jasmin dans l'enfoncement, et
Euphémon Fils, plus reculé.**

LISE.

J'ai beau me fuir, me chercher, m'éviter,
Rentrer, sortir, goûter la solitude,
Et de mon coeur faire en secret l'étude,
Plus j'y regarde, hélas ! Et plus je vois
1210 Que le bonheur n'était pas fait pour moi.
Si quelque chose un moment me console,
C'est Croupillac, c'est cette vieille folle,
À mon hymen mettant empêchement ;
1215 C'est qu'en effet Fierenfat et mon père,
En sont plus vifs à presser ma misère ;
Ils ont gagné le bonhomme Euphémon.

MARTHE.

En vérité, ce vieillard est trop bon,
Ce Fierenfat est par trop tyrannique,
1220 Il le gouverne.

LISE.

Il aime un fils unique ;
Je lui pardonne, accablé du premier,
Au moins sur l'autre il cherche à s'appuyer.

MARTHE.

Mais, après tout, malgré ce qu'on publie,
Il n'est pas sûr que l'autre soit sans vie.

LISE.

1225 Hélas ! Il faut ; quel funeste tourment,
Le pleurer mort, ou le haïr vivant.

MARTHE.

De son danger cependant la nouvelle
Dans votre coeur mettait quelque étincelle.

LISE.

Ah ! Sans l'aimer, on peut plaindre son sort.

MARTHE.

1230 Mais n'être plus aimé, c'est être mort :
Vous allez donc être enfin à son frère ?

LISE.

Ma chère enfant, ce mot me désespère ;
Pour Fierenfat tu connais ma froideur,
L'aversion s'est changée en horreur ;
1235 C'est un breuvage affreux, plein d'amertume,
Que dans l'excès du mal qui me consume,
Je me résous de prendre malgré moi,
Et que ma main rejette avec effroi.

JASMIN, tirant Marthe par la robe.

1240 Puis-je en secret, ô gentille merveille !
Vous dire ici quatre mots à l'oreille ?

MARTHE, à Jasmin.

Très volontiers.

LISE, à part.

Ô sort ! Pourquoi faut-il,
Que de mes jours tu respectes le fil,
Lorsqu'un ingrat, un amant si coupable,
Rendit ma vie, hélas ! Si misérable ?

MARTHE, venant à Lise.

1245 C'est un des gens de votre Président ;
Il est à lui, dit-il, nouvellement ;
Il voudrait bien vous parler.

LISE.

Qu'il attende.

MARTHE, à Jasmin.

Mon cher ami, Madame vous commande
D'attendre un peu.

LISE.

1250 Et même absent en tous lieux m'obséder ;
De mon hymen que je suis déjà lasse !

JASMIN, à Marthe.

Ma belle enfant, obtiens-nous cette grâce.

MARTHE, revenant.

Absolument il prétend vous parler.

LISE.

Ah je vois bien qu'il faut nous en aller.

MARTHE.

1255 Ce quelqu'un-là veut vous voir tout à l'heure,
Il faut, dit-il, qu'il vous parle, ou qu'il meure.

LISE.

Rentrons, te dis-je, et courons me cacher.

SCÈNE III.

**Lise, Marthe, Euphémon Fils, s'appuyant sur
Jasmin.**

EUPHÉMON Fils.

La voix me manque, et je ne puis marcher,
Mes faibles yeux sont couverts d'un nuage.

JASMIN.

1260 Donnez la main : venons sur son passage.

EUPHÉMON Fils.

Un froid mortel a passé dans mon coeur ;

À Lise.

Souffrirez-vous... ?

LISE sans le regarder.

Que voulez-vous, Monsieur ?

EUPHÉMON Fils se jetant à genoux.

Ce que je veux ? La mort que je mérite.

LISE.

Que vois-je ? Ô ciel !

MARTHE.

1265 C'est Euphémon ! Grand Dieu ! Qu'il est changé [!]
Quelle étrange visite !

EUPHÉMON Fils.

Oui, je le suis ; votre coeur est vengé ;
Oui, vous devez en tout me méconnaître ;
Je ne suis plus ce furieux, ce traître,
Si détesté, si craint dans ce séjour,
1270 Qui fit rougir la nature et l'amour ;
Jeune, égaré, j'avais tous les caprices,
De mes amis j'avais pris tous les vices,
Et le plus grand qui ne peut s'effacer,
Le plus affreux fut de vous offenser ;
1275 J'ai reconnu, j'en jure, par vous-même,
Par la vertu que j'ai fui, mais que j'aime ;
J'ai reconnu ma détestable erreur,
Le vice était étranger dans mon coeur,
Ce coeur n'a plus les taches criminelles
1280 Dont il couvrit ses clartés naturelles,
Mon feu pour vous, ce feu saint et sacré,
Y reste seul ; il a tout épuré ;
C'est cet amour, c'est lui qui me ramène,
Non pour briser votre nouvelle chaîne,
1285 Non pour oser traverser vos destins,
Un malheureux n'a pas de tels desseins :
Mais quand les maux où mon esprit succombe,
Dans mes beaux jours avaient creusé ma tombe ;
À peine encore échappé du trépas,
1290 Je suis venu ; l'amour guidait mes pas,
Oui, je vous cherche à mon heure dernière ;
Heureux cent fois, en quittant la lumière,
Si destiné pour être votre époux,
Je meurs au moins sans être haï de vous !

LISE.

1295 Je suis à peine en mon sens revenue ;
C'est vous ? Ô ciel ! Vous qui cherchez ma vue,
Dans quel état ? Quel jour !... Ah malheureux !
Que vous avez fait de tort à tous deux !

EUPHÉMON Fils.

Oui, je le sais ; mes excès, que j'abhorre,
1300 En vous voyant, semblent plus grands encore ;
Ils sont affreux, et vous les connaissez ;
J'en suis puni, mais point encore assez.

LISE.

Est-il bien vrai ? Malheureux que vous êtes !
Qu'enfin domptant vos fougues indiscrètes,
1305 Dans votre coeur en effet combattu,
Tant d'infortune ait produit la vertu ?

EUPHÉMON Fils.

Qu'importe, hélas ! Que la vertu m'éclaire ;
Ah ! J'ai trop tard aperçu sa lumière,
Trop vainement mon coeur en est épris,

1310 De la vertu je perds en vous le prix.

LISE.

Mais répondez, Euphémon, puis-je croire,
Que vous avez gagné cette victoire ?
Consultez-vous, ne trompez point mes voeux,
Seriez-vous bien et sage et vertueux ?

EUPHÉMON Fils.

1315 Oui, je le suis ; car mon coeur vous adore.

LISE.

Vous, Euphémon ! Vous m'aimeriez encore ?

EUPHÉMON Fils.

Si je vous aime ? Hélas, je n'ai vécu
Que par l'amour qui seul m'a soutenu ;
J'ai tout souffert, tout jusqu'à l'infamie ;
1320 Ma main cent fois allait trancher ma vie,
Je respectai les maux qui m'accablaient,
J'aimai mes jours, ils vous appartenaient ;
Oui, je vous dois mes sentiments, mon être,
Ces jours nouveaux qui me luiront peut-être ;
1325 De ma raison je vous dois le retour ;
Si j'en conserve avec autant d'amour,
Ne cachez point à mes yeux pleins de larmes,
Ce front serein, brillant de nouveaux charmes ;
Regardez-moi, tout changé que je suis,
1330 Voyez l'effet de mes cruels ennuis,
De longs remords, une horrible tristesse,
Sur mon visage ont flétri la jeunesse ;
Je fus peut-être autrefois moins affreux ;
Mais voyez-moi, c'est tout ce que je veux.

LISE.

1335 Si je vous vois constant et raisonnable,
C'en est assez, je vous vois trop aimable.

EUPHÉMON Fils.

Que dites-vous ? Juste ciel ! Vous pleurez ?

LISE à Marthe.

Ah ! Soutiens-moi, mes sens sont égarés ;
Moi, je serais l'épouse de son frère ?...
1340 N'avez-vous point vu déjà votre père ?

EUPHÉMON Fils.

Mon front rougit, il ne s'est point montré
À ce vieillard que j'ai déshonoré ;
Haï de lui, proscrit, sans espérance,
J'ose l'aimer, mais je fuis sa présence.

LISE.

1345 Eh, quel est donc votre projet enfin ?

EUPHÉMON Fils.

Si de mes jours Dieu recule la fin,
Si votre sort vous attache à mon frère,
Je vais chercher le trépas à la guerre,
Changeant de nom aussi bien que d'état.
1350 Avec honneur je servirai soldat,
Peut-être un jour le bonheur de mes armes
Fera ma gloire, et m'obtiendra vos larmes,
Par ce métier l'honneur n'est point blessé,
Rose et Fabert ont ainsi commencé.

LISE.

1355 Ce désespoir est d'une âme bien haute,
Il est d'un coeur au-dessus de sa faute ;
Ces sentiments me touchent encor plus,
Que vos pleurs même à mes pieds répandus :
Non, Euphémon, si de moi je dispose,
1360 Si je peux fuir l'hymen qu'on me propose,
De votre sort si je puis prendre soin,
Pour le changer vous n'irez pas si loin.

EUPHÉMON Fils.

Ô ciel ! Mes maux ont attendri votre âme !

LISE.

Ils me touchaient ; votre remords m'enflamme.

EUPHÉMON Fils.

1365 Quoi ! Vos beaux yeux, si longtemps courroucés
Avec amour sur les miens sont baissés !
Vous rallumez ces feux si légitimes,
Ces feux sacrés qu'avaient éteints mes crimes ;
Ah ! Si mon frère, aux trésors attaché,
1370 Garde mon bien à mon père arraché,
S'il engloutit à jamais l'héritage
Dont la nature avait fait mon partage ;
Qu'il porte envie à ma félicité,
Je vous suis cher, il est déshérité.
1375 Ah ! Je mourrai de l'excès de ma joie.

MARTHE.

Ma foi ! C'est lui qu'ici le diable envoie.

LISE.

Contraignez donc ces soupirs enflammés,
Dissimulez.

EUPHÉMON Fils.

Pourquoi ? Si vous m'aimez ?

LISE.

1380 Ah ! Redoutez mes parents, votre père,
Nous ne pouvons cacher à votre frère,
Que vous avez embrassé mes genoux ;
Laissez-le au moins ignorer que c'est vous.

MARTHE.

Je ris déjà de sa grave colère.

SCÈNE IV.

**Lise, Euphémon Fils, Marthe, Jasmin ;
Fierenfat, dans le fond, pendant
qu'Euphémon lui tourne le dos.**

FIERENFAT.

1385 Ou quelque diable a troublé ma visièrè,
Ou si mon oeil est toujours clair et net,
Je suis, j'ai vu... je le suis, j'ai mon fait.

En avançant vers Euphémon.

Ah ! C'est donc toi, traître, impudent, faussaire.

EUPHÉMON Fils, en colère.

Je !

JASMIN, se mettant entre eux.

1390 C'est, monsieur, une importante affaire,
Qui se traitait, et que vous dérangez ;
Ce sont deux coeurs en peu de temps changés ;
C'est du respect, de la reconnaissance,
De la vertu... Je m'y perds, quand j'y pense.

FIERENFAT.

De la vertu ? Quoi ! Lui baiser la main,
De la vertu ? Scélérat !

EUPHÉMON Fils.

1395 Que, si j'osais... Ah ! Jasmin,

FIERENFAT.

Non, tout ceci m'assomme,
Si c'eût été du moins un gentilhomme !
Mais un valet, un gueux contre lequel,

En intentant un procès criminel,
C'est de l'argent que je perdrai peut-être.

Vers 1401, le verbe perdre est au futur
alors que le peut être qui le suit
incitait à y lire conditionnel.

LISE, à Euphémon.

1400 Contraignez-vous si vous m'aimez.

FIERENFAT.

Je te ferai pendre ici, sur ma foi.

Ah ! Traître,

À Marthe.

Tu ris, coquine ?

MARTHE.

Oui, monsieur.

FIERENFAT.

De quoi ris-tu ?

Et pourquoi ?

MARTHE.

Mais, Monsieur, de la chose.

FIERENFAT.

1405 Tu ne sais pas à quoi ceci t'expose
Ma bonne amie, et ce qu'au nom du Roi,
On fait parfois aux filles comme toi.

MARTHE.

Pardonnez-moi, je le sais à merveilles.

FIERENFAT, à Lise.

1410 Et vous semblez vous boucher les oreilles ;
Vous, infidèle avec votre air sucré,
Qui m'avez fait ce tour prématuré ;
De votre coeur l'inconstance est précoce,
Un jour d'hymen, une heure avant la noce !
Voilà, ma foi, de votre probité.

LISE.

1415 Calmez, Monsieur, votre esprit irrité,
Il ne faut pas sur la simple apparence,
Légèrement condamner l'innocence[.]

FIERENFAT.

Quelle innocence !

LISE.

Oui, quand vous connaîtrez
Mes sentiments, vous les estimerez.

FIERENFAT.

Plaisant chemin pour avoir de l'estime !

EUPHÉMON Fils.

1420 Oh ! C'en est trop.

LISE, à Euphémon.

Quel courroux vous anime !

Eh, réprimez.

EUPHÉMON Fils.

Non, je ne puis souffrir

Que d'un reproche il ose vous couvrir.

FIERENFAT.

Savez-vous bien que l'on perd son douaire,

Son bien, sa dot, quand...

EUPHÉMON Fils, en colère, et mettant la main sur la garde de son épée.

Savez-vous vous taire ?

LISE.

1425 Eh, Modérez...

EUPHÉMON Fils.

Monsieur le Président,

Prenez un air un peu moins imposant,

Moins fier, moins haut, moins juge ; car Madame

N'a pas l'honneur d'être encor votre femme ;

Elle n'est point votre maîtresse aussi,

1430 Eh, pourquoi donc gronder de tout ceci ?

Vos droits sont nuls, il faut avoir su plaire,

Pour obtenir le droit d'être en colère ;

De tels appas n'étaient point faits pour vous,

Il vous sied mal d'oser être jaloux ;

1435 Madame est bonne, et fait grâce à mon zèle :

Imitez-la, soyez aussi bon qu'elle.

FIERENFAT, en posture de se battre.

Je n'y puis plus tenir : à moi, mes gens.

EUPHÉMON Fils.

Comment ?

FIERENFAT.

Allez me chercher des sergents.

LISE, à Euphémon.

Retirez-vous.

FIERENFAT.

1440 Ce que l'on doit de respect à son maître,
À mon état, à ma robe.

Je te ferai connaître

EUPHÉMON Fils.

1445 Ce qu'à Madame ici vous en devez,
Et quant à moi, quoi qu'il puisse en paraître,
C'est vous, Monsieur, qui m'en devez, peut-être.

Observez

FIERENFAT.

1445 Moi... moi ?

EUPHÉMON Fils.

Vous... vous.

FIERENFAT.

1450 C'est quelque amant en valet déguisé :
Qui donc es-tu, réponds-moi ?

Ce drôle est bien osé.

EUPHÉMON Fils.

1450 Ma destinée est incertaine encore,
Mon sort, mon rang, mon état, mon bonheur,
Mon être enfin, tout dépend de son coeur,
De ses regards, de sa bonté propice.

Je l'ignore ;

FIERENFAT.

1455 Il dépendra bientôt de la justice,
Je t'en réponds ; va, va, je cours hâter
Tous mes recors, et vite instrumenter.
Allez, perfide, et craignez ma colère,
J'amènerai vos parents, votre père ;
Votre innocence en son jour paraîtra,
Et comme il faut on vous estimera.

Recors : Nom qu'on donne à des officiers subalternes de la justice, qui accompagnent les huissiers pour leur servir de témoins ou pour leur prêter main-forte dans l'exercice de leur fonction. [L]

SCÈNE V.

Lise, Euphémon Fils, Marthe.

LISE.

1460 Eh, cachez-vous ; de grâce rentrons vite :
De tout ceci je crains pour nous la suite,
Si votre père apprenait que c'est vous,
Rien ne pourrait apaiser son courroux ;
Il penserait qu'une fureur nouvelle,
Pour l'insulter en ces lieux vous rappelle ;
1465 Que vous venez entre nos deux maisons
Porter le trouble et les divisions ;
Et l'on pourrait pour ce nouvel esclandre,
Vous enfermer, hélas ! Sans vous entendre.

Esclandre : Bruit scandaleux à propos
de quelque accident fâcheux,
désagréable. [L]

MARTHE.

1470 Laissez-moi donc le soin de le cacher ;
Soyez-en sûre, on aura beau chercher.

LISE.

1475 Allez, croyez qu'il est très nécessaire
Que j'adoucisse en secret votre père ;
De la nature il faut que le retour
Soit, s'il se peut, l'ouvrage de l'amour ;
Cachez-vous bien...

À Marthe.

Prends soin qu'il ne paraisse ;
Eh, va donc vite.

SCÈNE VI.

Rondon, Lise.

RONDON.

Eh bien ! Ma Lise, qu'est-ce,
Je te cherchais et ton époux aussi ?

LISE.

Il ne l'est pas, je le crois, Dieu merci !

RONDON.

Où vas-tu donc ?

LISE.

1480 M'oblige encor d'éviter sa présence.
Monsieur, la bienséance

Elle sort.

RONDON.

Ce Président est donc bien dangereux !
Je voudrais être incognito près d'eux ;
Là... voir un peu quelle plaisante mine
Font deux amants qu'à l'hymen on destine.

SCÈNE VII.

Fierenfat, Rondon, Sergents.

FIERENFAT.

1485 Ah les fripons ! Ils sont fins et subtils ;
Où les trouver ? Où sont-ils ? Où sont-ils ?
Où cachent-ils ma honte et leur fredaine ?

Fredaine : Écart de conduite par folie de jeunesse, de tempérament ou autrement. Il se dit, par extension, de ce qui est irrégulier, capricieux. [L]

RONDON.

Ta gravité me semble hors d'haleine,
Que t'as-t-on fait ? Qu'est-ce qui te poursuit ?
1490 Que cherches-tu, qu'as tu ?

FIERENFAT.

J'ai que je suis ;
Ah ! Je le suis ; oui, je le suis, beau-père !
Oui, je le suis.

RONDON.

Comment donc ? Quel mystère !

FIERENFAT.

Votre fille, ah ! Je suis, je suis à bout.

RONDON.

Si je croyais...

FIERENFAT.

Vous pouvez croire tout.

RONDON.

1495 Mais plus j'entends, moins je comprends, mon gendre.

FIERENFAT.

Mon fait pourtant est facile à comprendre.

RONDON.

S'il était vrai, devant tous mes voisins
J'étranglerais ma Lise de mes mains.

FIERENFAT.

Étranglez donc, car la chose est prouvée.

RONDON.

1500 Mais en effet ici je l'ai trouvée,
La voix éteinte et le regard baissé ;
Elle avait l'air timide, embarrassé ;
Mon gendre, allons, surprenons la pendarde,
Voyons le cas ; car l'honneur me poignarde.
1505 Tudieu, l'honneur ! Oh voyez-vous ? Rondon
En fait d'honneur n'entend jamais raison.

ACTE V

SCÈNE I.

Lise, Marthe.

LISE.

Ah ! Je me sauve à peine entre tes bras ;
Que de danger ! Quel horrible embarras !
Faut-il qu'une âme aussi tendre, aussi pure,
1510 D'un tel soupçon souffre un moment l'injure !
Cher Euphémon, cher et funeste amant,
Es-tu donc né pour faire mon tourment ?
À ton départ tu m'arrachas la vie,
Et ton retour m'expose à l'infamie.

À Marthe.

1515 Prends garde au moins, car on cherche partout.

MARTHE.

J'ai mis, je crois, tous mes chercheurs à bout ;
Nous braverons le greffe et l'écritoire ;
Certains recoins chez moi dans mon armoire,
Pour mon usage en secret pratiqués,
1520 Par ces furets ne sont point remarqués ;
Là, votre amant se tapit, se dérobe
Aux yeux hagards des noirs pédants en robe ;
Je les ai tous fait courir comme il faut,
Et de ces chiens la meute est en défaut.

SCÈNE II.
Lise, Marthe, Jasmin.

LISE.

1525 Eh bien. Jasmin, qu'a-t-on fait ?

JASMIN.

Avec gloire

J'ai soutenu mon interrogatoire,
Tel qu'un fripon blanchi dans le métier ;
J'ai répondu sans jamais m'effrayer :
L'un vous traînait sa voix de pédagogue,
1530 L'autre braillait d'un ton cas, d'un air rogue ;
Tandis qu'un autre, avec un ton flûté,
Disait : mon fils, sachons la vérité ;
Moi, toujours ferme et toujours laconique,
Je rembarrais la troupe scolastique.

Cas, Casse : Mot qui n'est plus usité, surtout au masculin, et qui a signifié cassé, mal articulé, enrôlé.
[Dictionnaire Bescherelle 1843]

Rogue : Terme familier. Arrogant avec une nuance de rudesse en plus.
[L]

LISE.

1535 On ne sait rien ?

JASMIN.

Non, rien ; mais dès demain
On saura tout ; car tout se sait enfin.

LISE.

Ah ! Que du moins Fierenfat en colère,
N'ait pas le temps de prévenir son père :
Je tremble encore, et tout accroît ma peur.
1540 Je crains pour lui, je crains pour mon honneur ;
Dans mon amour j'ai mis mes espérances ;
Il m'aidera...

MARTHE.

Moi, je suis dans des transes,
Que tout ceci ne soit cruel pour vous ;
Car nous avons deux pères contre nous ;
1545 Un Président, les bégueules, les prudes ;
Si vous saviez quels airs hautains et rudes,
Quel ton sévère, et quel sourcil froncé
De leur vertu le faste rehaussé,
Prend contre vous, avec quelle insolence
1550 Leur âcreté poursuit votre innocence ;
Leurs cris, leur zèle et leur sainte fureur
Vous feraient rire, ou vous feraient horreur.

Prude : Il se dit d'une femme dont la vertu est difficile et hautaine, ou même d'une femme qui n'en a que les apparences affectées. [L]

JASMIN.

J'ai voyagé, j'ai vu du tintamarre,
Je n'ai jamais vu semblable bagarre,
1555 Tout le logis est sens dessus-dessous.
Ah ! Que les gens sont sots, méchants et fous :

Tintamarre : Terme familier. Bruit éclatant, accompagné de confusion et de désordre. [L]

On vous accuse, on augmente, on murmure,
En cent façons on conte l'aventure ;
Les violons sont déjà renvoyés,
1560 Tout interdits, sans boire, et point payés ;
Pour le festin six tables bien dressées,
Dans ce tumulte ont été renversées ;
Le peuple accourt, le laquais boit et rit,
Et Rondon jure, et Fierenfat écrit.

LISE.

1565 Et d'Euphémon le père respectable,
Que fait-il donc dans ce trouble effroyable ?

MARTHE.

Madame on voit sur son front éperdu
Cette douleur qui sied à la vertu ;
Il lève au ciel les yeux ; il ne peut croire
1570 Que vous ayez d'une tache si noire
Souillé l'honneur de vos jours innocents ;
Par des raisons il combat vos parents ;
Enfin surpris des preuves qu'on lui donne,
Il en gémit, et dit que sur personne,
1575 Il ne faudra s'assurer désormais,
Si cette tache a flétri vos attraits.

LISE.

Que ce vieillard m'inspire de tendresse !

MARTHE.

Voici Rondon, vieillard d'une autre espèce :
Fuyons, Madame !

LISE.

Ah ! Gardons-nous-en bien,
1580 Mon coeur est pur, il ne doit craindre rien.

JASMIN.

Moi, je crains donc.

SCÈNE III.
Lise, Marthe, Rondon.

RONDON.

Matoise ! Mijaurée !

Fille pressée, âme dénaturée !

Ah ! Lise, Lise : allons, je veux savoir

Tous les entours de ce procédé noir.

1585 C'à, depuis quand connais-tu le corsaire ?

Son nom ? Son rang ? Comment t'a-t-il pu plaire ?

De ses méfaits je veux savoir le fil ;

D'où nous vient-il ? En quel endroit est-il ?

Réponds, réponds ; tu ris de ma colère,

1590 Tu ne meurs pas de honte ?

LISE.

Non, mon père.

RONDON.

Encor des non ? Toujours ce chien de ton ;

Et toujours non, quand on parle à Rondon ?

La négative est pour moi trop suspecte,

Quand on a tort, il faut qu'on me respecte,

1595 Que l'on me craigne, et qu'on sache obéir.

LISE.

Oui, je suis prête à vous tout découvrir.

RONDON.

Ah ! C'est parler cela. Quand je menace,

On est petit...

LISE.

Je ne veux qu'une grâce ;

C'est qu'Euphémon daignât auparavant

1600 Seul en ce lieu me parler un moment.

RONDON.

Euphémon ? Bon ! Eh, que pourra-t-il faire ?

C'est à moi seul qu'il faut parler.

LISE.

Mon père !

J'ai des secrets qu'il faut lui confier,

Pour votre honneur daignez me l'envoyer,

1605 Daignez... c'est tout ce que je puis vous dire.

RONDON.

À sa demande encor faut-il souscrire,

À ce bonhomme elle veut s'expliquer,

Mijaurée : Fille ou femme qui montre des prétentions par des manières affectées et ridicules. [L]

Matois : Terme familier. Qui a, comme le renard, la ruse et la hardiesse. [L]

Entour : Fig. Ce qui entoure, ce qui concourt à. [L]

On peut fort bien souffrir, sans rien risquer,
Qu'en confidence elle lui parle seule ;
1610 Puis sur-le-champ je cloître ma bégueule.

SCÈNE IV.

Lise, Marthe.

LISE.

Digne Euphémon ! Pourrai-je te toucher ?
Mon coeur de moi semble se détacher,
J'attends ici mon trépas ou ma vie ;

À Marthe.

Écoute un peu.

Elle lui parle à l'oreille.

MARTHE.

Vous serez obéie.

SCÈNE V.

Euphémon Père, Lise.

LISE.

1615 Un siège... Hélas !... Monsieur, asseyez-vous,
Et permettez que je parle à genoux.

EUPHÉMON, l'empêchant de se mettre à genoux.

Vous m'outragez.

LISE.

Non, mon coeur vous révère ;
Je vous regarde à jamais comme un père.

EUPHÉMON Père.

Qui, vous ? Ma fille ?

LISE.

Oui, j'ose me flatter
1620 Que c'est un nom que j'ai su mériter.

EUPHÉMON Père.

Après l'éclat et la triste aventure,
Qui de nos noeuds a causé la rupture.

LISE.

Soyez mon juge, et lisez dans mon coeur,
Mon juge enfin sera mon protecteur ;

1625 Écoutez-moi, vous allez reconnaître
Mes sentiments et les vôtres peut-être.

Elle prend un siège à côté de lui.

Si votre coeur avait été lié
Par la plus tendre et plus pure amitié,
À quelque objet de qui l'aimable enfance,
1630 Donna d'abord la plus belle espérance,
Et qui brilla dans son heureux printemps,
Croissant en grâce, en mérite, en talents,
Si quelque temps sa jeunesse abusée,
Des vains plaisirs suivant la pente aisée,
1635 Au feu de l'âge avait sacrifié
Tous ses devoirs et même l'amitié.

EUPHÉMON Père.

Eh bien ?

LISE.

Monsieur, si son expérience
Eût reconnu la triste jouissance
De ces faux biens, objets de ses transports,
1640 Nés de l'erreur et suivis des remords,
Honteux enfin de sa folle conduite,
Si sa raison par le malheur instruite,
De ses vertus rallumant le flambeau,
Le ramenait avec un coeur nouveau ;
1645 Ou que plutôt honnête homme et fidèle,
Il eût repris sa forme naturelle,
Pourriez-vous bien lui fermer aujourd'hui
L'accès d'un coeur qui fut ouvert pour lui ?

EUPHÉMON Père.

De ce portrait que voulez-vous conclure,
1650 Et quel rapport a-t-il à mon injure ?
Le malheureux qu'à vos pieds on a vu,
Est un jeune homme en ces lieux inconnu,
Et cette veuve, ici dit elle-même
Qu'elle l'a vu six mois dans Angoulême ;
1655 Un autre dit que c'est un effronté,
D'amours obscurs follement entêté,
Et j'avouerai que ce portrait redouble
L'étonnement et l'horreur qui me trouble.

LISE.

Hélas ! Monsieur, quand vous aurez appris
1660 Tout ce qu'il est, vous serez plus surpris ;
De grâce un mot, votre âme est noble et belle,
La cruauté n'est pas faite pour elle ;
N'est-il pas vrai, qu'Euphémon votre fils,
Fut longtemps cher à vos yeux attendris ?

EUPHÉMON Père.

1665 Oui, je l'avoue, et ses lâches offenses
Ont d'autant mieux mérité mes vengeances ;

J'ai plaint sa mort, j'avais plaint ses malheurs ;
Mais la nature au milieu de mes pleurs
Aurait laissé ma raison saine et pure,
1670 De ses excès punir sur lui l'injure.

LISE.

Vous ! Vous pourriez à jamais le punir,
Sentir toujours le malheur de haïr,
Et repousser encore avec outrage,
Ce fils changé, devenu votre image,
1675 Qui de ses pleurs arroserait vos pieds,
Le pourriez-vous ?

EUPHÉMON Père.

Hélas ! Vous oubliez,
Qu'il ne faut point, par de nouveaux supplices,
De ma blessure ouvrir les cicatrices ;
Mon fils est mort, ou mon fils loin d'ici,
1680 Est sans retour dans le crime endurci :
De la vertu s'il eût repris la trace,
Viendrait-il pas me demander sa grâce ?

LISE.

La demander ! Sans doute, il y viendra ;
Vous l'entendrez ; il vous attendrira.

EUPHÉMON Père.

1685 Que dites-vous ?

LISE.

Oui, si la mort trop prompte,
N'a pas fini sa douleur et sa honte,
Peut-être ici vous le verrez mourir
À vos genoux d'excès de repentir.

EUPHÉMON Père.

1690 Vous sentez trop quel est mon trouble extrême ;
Mon fils vivrait !

LISE.

S'il respire, il vous aime.

EUPHÉMON Père.

Ah ! S'il m'aimait : mais quelle vaine erreur ?
Comment ? De qui l'apprendre ?

LISE.

De son coeur.

EUPHÉMON Père.

Mais sauriez-vous...

LISE.

Surtout ce qui le touche,
La vérité vous parle par ma bouche.

EUPHÉMON Père.

1695 C'est trop, c'est trop me tenir en suspens ;
Ayez pitié du déclin de mes ans ;
J'espère encore, et je suis plein d'alarmes ;
J'aimai mon fils, jugez-en par mes larmes.
Ah ! S'il vivait, s'il était vertueux !
1700 Expliquez-vous, parlez-moi ;

LISE.

Eh bien, sachez... Je le veux ;

SCÈNE VI.

**Acteurs précédents, Fierenfat, Rondon, Mme
Croupillac, Euphémon Fils l'épée à la main,
exempts.**

EUPHÉMON Père.

Point de quartier, saisissez sa personne.

RONDON, aux Exempts.

Montrez un coeur au dessus du commun,
Soyez hardis, vous êtes six contre un.

LISE.

1705 Ah malheureux ! Arrêtez.

MARTHE.

Comment faire ?

EUPHÉMON Fils.

Lâches, fuyez... Où suis-je ? C'est mon père.

EUPHÉMON Père.

Que vois-je ? Ô ciel !

EUPHÉMON Fils, aux pieds de son père.

Un trop malheureux fils.
Qu'on poursuivait, et qui vous est soumis.

LISE.

Oui, le voilà cet inconnu que j'aime.

RONDON.

1710 Ma foi, c'est lui.

FIERENFAT.

Mon frère ?

MADAME CROUPILLAC.

Ô Ciel !

MARTHE.

Lui-même.

EUPHÉMON Fils.

Connaissez-moi, décidez de mon sort.
J'attends d'un mot ou la vie ou la mort.

EUPHÉMON Père.

Ah ! Qui ramène en cette conjoncture ?

EUPHÉMON Fils.

Le repentir, l'amour et la nature.

LISE, se mettant à genoux.

1715 À vos genoux vous voyez vos enfants ;
Oui, nous avons les mêmes sentiments,
Le même coeur...

EUPHÉMON Fils, se montrant à Lise.

Hélas ! Son indulgence,
De mes fureurs a pardonné l'offense ;
Suivez, suivez, pour cet infortuné
1720 L'exemple heureux que l'amour a donné ;
Je n'espérais, dans ma douleur mortelle
Que d'expirer aimé de vous et d'elle,
Et si je vis, ah ! C'est pour mériter
Ces sentiments dont j'ose me flatter ;
1725 D'un malheureux vous détournez la vue,
De quels transports votre âme est-elle émue ?
Est-ce la haine ? Et ce fils condamné...

EUPHÉMON Père, se levant et l'embrassant.

C'est la tendresse, et tout est pardonné.
Si la vertu règne enfin dans ton âme :
1730 Je suis ton père.

LISE.

Et j'ose être sa femme.

À Rodon.

Unis tous trois permettez qu'à vos pieds,
Nos premiers noeuds soient enfin renoués.

À Euphémon.

Non, ce n'est pas votre bien qu'il demande,
D'un coeur plus pur il vous porte l'offrande,
1735 Il ne veut rien, et s'il est vertueux,
Tout ce que j'ai suffira pour nous deux.

RONDON.

Quel changement ! Quoi, c'est donc là mon drôle ?

FIERENFAT.

Oh, oh ! Je joue un fort singulier rôle ;
Tudieu, quel frère !

EUPHÉMON Père.

Oui, je l'avais perdu ;
1740 Le repentir, le Ciel me l'a rendu.

MADAME CROUPILLAC.

C'est Euphémon ? Tant mieux..

FIERENFAT.

La vilaine âme !
Il ne revient que pour m'ôter ma femme.

EUPHÉMON Fils, à Fierenfat.

Il faut enfin que vous me connaissiez,
C'est vous, Monsieur, qui me la ravissiez ;
1745 Dans d'autres temps j'avais eu sa tendresse ;
L'emportement d'une folle jeunesse
M'ôta ce bien dont on doit être épris,
Et dont j'avais trop mal connu le prix ;
J'ai retrouvé, dans ce jour salutaire,
1750 Ma probité, ma maîtresse, mon père.
M'envieriez-vous l'inopiné retour
Des droits du sang et des droits de l'amour ?
Gardez mes biens, je vous les abandonne ;
Vous les aimez... moi, j'aime sa personne ;
1755 Chacun de nous aura son vrai bonheur,
Vous dans mes biens, moi, Monsieur, dans son coeur.

EUPHÉMON Père.

Non, sa bonté si désintéressée,
Ne sera pas si mal récompensée ;
Non, Euphémon, ton père ne veut pas
1760 T'offrir sans bien, sans dot à ses appas.

RONDON.

Oh ! Bon cela.

MADAME CROUPILLAC.

Je suis émerveillée,
Tout ébaubie, et toute consolée ;
Ce gentilhomme est venu tout exprès,
En vérité, pour venger mes attraits.

Ébaubi : Terme très familier. Interdit, surpris, au point de bégayer. [L]

À Euphémon fils.

1765 Vite épousez, le Ciel vous favorise,
Car tout exprès pour vous il a fait Lise,
Et je pourrais par ce bel accident,
Si l'on voulait, ravoir mon Président.

LISE, à Rondon.

1770 De tout mon coeur ; et vous, souffrez, mon père,
Souffrez qu'une âme et fidèle et sincère,
Qui ne pouvait se donner qu'une fois,
Soit ramenée à ses premières lois.

RONDON.

Si sa cervelle est enfin moins volage.

LISE.

Oh ! J'en réponds.

RONDON.

S'il t'aime, s'il est sage.

LISE.

1775 N'en doutez pas.

RONDON.

Si surtout Euphémon
D'une ample dot lui fait un large don,
J'en suis d'accord.

FIERENFAT.

Je gagne en cette affaire
Beaucoup, sans doute, en trouvant un mien frère ;
Mais cependant je perds en moins de rien
1780 Mes frais de noce, une femme, et du bien.

MADAME CROUPILLAC.

Eh, fi vilain, Quel coeur sordide et chiche !
Faut-il toujours courtiser la plus riche ?
N'ai-je donc pas en contrats, en châteaux,
Assez pour vivre, et plus que tu ne vaux ?
1785 Ne suis-je pas en date la première ?
N'as-tu pas fait, dans l'ardeur de me plaire,
De longs serments, tous couchés par écrit,
Des madrigaux, des chansons sans esprit ?

1790 Entre les mains j'ai toutes tes promesses,
Nous plaiderons, je montrerai les pièces ;
Le parlement doit en semblable cas,
Rendre un arrêt contre tous les ingrats.

RONDON.

Ma foi, l'ami, crains sa juste colère ;
Épouse-la, crois-moi, pour t'en défaire.

EUPHÉMON Père, à Madame Croupillac.

1795 Je suis confus du vif empressement,
Dont vous flattez mon fils le Président ;
Votre procès lui devrait plaire encore,
C'est un dépit dont la cause l'honore ;
Mais permettez que mes soins réunis,
1800 Soient pour l'objet qui m'a rendu mon fils ;
Vous, mes enfants, dans ces moments prospères,
Soyez unis, embrassez-vous en frères ;
Nous, mon ami, rendons grâces aux Cieux,
Dont les bontés ont tout fait pour le mieux ;
1805 Non, il ne faut, et mon cœur le confesse,
Désespérer jamais de la jeunesse.

FIN

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, de même quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].